

<b>Analyse de notion</b> .....	<b>3</b>
<i>Définitions</i> .....	3
Produit de la force par l'espace parcouru.....	3
Occupation pénible et fatigante.....	4
Activité qui est en elle-même désagréable, et qui n'est attirante que par son effet.....	4
Négation du donné naturel.....	4
Désir réfréné.....	4
Activité publique rémunérée.....	5
Négativité et entéléchie.....	5
Dans le travail humain, la représentation commande la réalisation.....	6
Travail signifie <i>transformation</i> .....	6
Travailler, c'est trier.....	6
<i>Origine et histoire du concept</i> .....	7
Le grec ancien ne connaît pas de terme correspondant à celui de travail.....	7
L'invention du travail.....	8
Origine économique du concept de travail.....	8
Le concept de travail, parce qu'il est abstrait, est valable pour toutes les époques, mais il est le produit de rapports historiques déterminés, et n'est pleinement valable qu'à l'intérieur de ces rapports.....	9
Origine de la notion de « travail » au XVIIIe siècle ; économie et droit ; le travail, source de la valeur et fondement de la propriété.....	10
<i>Distinctions</i> .....	11
Travail et jeu.....	11
Travail et loisir.....	12
Travail concret et travail abstrait.....	12
Travail et œuvre.....	12
Travail, œuvre et action.....	17
Travail et <i>Arbeit</i> .....	17
Travail productif et travail improductif.....	17
<b>Nécessité du travail</b> .....	<b>18</b>
<i>Le travail est une « nécessité naturelle éternelle »</i> .....	18
<i>Le travail fait partie des limites a priori qui définissent la condition humaine</i> .....	18
<i>L'homme voué au travail (mythe de Prométhée)</i> .....	19
<i>La malédiction du travail (mythe de la Chute)</i> .....	19
Le travail est, tout autant que le résultat de la scission, l'action de la surmonter.....	19
Ce n'est pas au travail que l'homme est condamné, mais seulement à la <i>peine</i> du travail....	20
<i>L'homme est destiné par la nature à être le produit de son travail</i> .....	20
<i>L'homme créé par le travail</i> .....	21
<i>L'homme travaille parce qu'il lui revient de faire son existence, de la produire et de la reproduire en permanence par une praxis consciente</i> .....	21
<i>Les enfants doivent apprendre à travailler car l'homme est voué au travail</i> .....	22
<i>L'homme est le seul animal qui doit travailler : nécessité morale (éviter l'ennui) plus que physique ; travail nécessaire au bonheur</i> .....	22
<i>Plus la vie de l'homme est basse, moins elle implique la nécessité de travailler</i> .....	23
<i>Le travail humain ne dépend pas du besoin physique immédiat</i> .....	23
<i>Un monde sans travail ?</i> .....	24
<i>Se libérer du travail ?</i> .....	24
<b>Valeur du travail</b> .....	<b>24</b>
<i>Malédiction</i> .....	24
<i>Sacrifice</i> .....	25
Sacrifice du repos, de la liberté et du bonheur.....	25
<i>Dignité du travail</i> .....	25

<i>Devoir de travailler</i> .....	25
<i>Glorification du travail : peur de l'individuel</i> .....	25
<i>Le mépris du travail est l'expression du mépris de la vie lorsqu'elle n'est pas utilisée comme moyen pour parvenir à l'éternité</i> .....	26
<i>Travail et vertu</i> .....	26
<i>Le libre arbitre et la responsabilité, résultats du « prodigieux travail de la moralité des mœurs »</i> .....	26
<i>L'éthique du travail et son origine protestante</i> .....	28
<i>Le travail, mesure de la valeur réelle des marchandises</i> .....	28
<i>Le travail, créateur de valeur (Smith) et fondement de la propriété (Locke)</i> .....	29
<b>Travail et culture</b> .....	<b>29</b>
Le travail forme en tant qu'il est « désir réfréné » .....	29
Travail de la culture.....	30
Le travail comme culture.....	30
Contradiction travail/culture .....	31
Travail et éducation.....	31
La division du travail, obstacle à la culture par le travail ? .....	31
<b>Travail et création ; travail et œuvre ; travail productif</b> .....	<b>31</b>
<i>Travail et Art</i> .....	31
<i>Travail et poésie</i> .....	31
<i>À la différence de l'œuvre, la loi du travail est l'usage et l'oubli</i> .....	31
<i>Travail productif</i> .....	32
Le travail ne produit pas : il trouve (ce que Dieu a créé) .....	32
Travail parasite.....	32
<b>Travail, désir et bonheur</b> .....	<b>33</b>
<i>Travail et désir</i> .....	33
Le travail, « désir réfréné » .....	33
Penchant érotique vers le travail et transformation du travail en jeu et en plaisir.....	33
<i>Travail et divertissement</i> .....	33
<i>Travail et ennui</i> .....	34
<i>Le travail est nécessaire au bonheur</i> .....	34
<i>Le travail, voie vers le bonheur : sublimation et travail non aliéné</i> .....	35
<i>Travail et plaisir</i> .....	35
<i>Travail et souffrance</i> .....	36
<b>Travail et liberté</b> .....	<b>36</b>
<i>Le travail, synthèse de liberté et d'obéissance</i> .....	36
<i>Travail libérateur ?</i> .....	36
<i>Libérer le travail ?</i> .....	37
<i>Se libérer du travail ?</i> .....	37
<i>Travail maîtrisé ?</i> .....	37
<i>Division du travail et liberté</i> .....	37
<b>Travail et nature</b> .....	<b>37</b>
<i>Création d'une seconde nature ou développement des dispositions naturelles ?</i> .....	37
<i>Le travail est-il naturel ?</i> .....	38
<i>Vaincre la nature</i> .....	39
<i>Le travail, dépassement de l'existence naturelle</i> .....	39
<i>Le travail est le résultat de la scission entre l'homme et la nature, et la moyen de surmonter cette scission</i> .....	39
<i>Division naturelle du travail ?</i> .....	39
<i>Travail, métabolisme entre l'homme et la nature</i> .....	39
<i>Le travail, imitation et achèvement de la nature</i> .....	39

<i>Le travail (labor) est au service de la nature, l'œuvre (work) lui fait violence</i> .....	40
<b>Travail et pensée ; travail et contemplation</b> .....	<b>40</b>
<i>Dépasser l'opposition travail/contemplation</i> .....	40
<i>Travail et attention</i> .....	41
Le travail, sous sa forme humaine, exige une attention soutenue.....	41
Le travail, à la différence de l'œuvre, n'impose pas l'attention, et n'est donc pas incompatible avec la contemplation.....	41
<i>Les théories scientifiques modernes sont des « élaborations » du réel</i> .....	42
<i>Effet du travail sur la pensée</i> .....	42
<i>Le travail de la pensée</i> .....	42
<i>« Élaboration psychique »</i> .....	43
<i>Travail et subjectivité</i> .....	44
<i>Le philosophe « philopon »</i> .....	44
<i>Le travail au service de la contemplation</i> .....	44
<i>Travail et intelligence</i> .....	44
<i>Travail manuel et travail intellectuel</i> .....	44
Travail manuel .....	45
Travail intellectuel .....	45
Hiérarchie .....	45
Deux types de temporalité.....	45
<b>Travail et société</b> .....	<b>45</b>
<i>Le travail peut-il être solitaire ?</i> .....	45
<i>Le travail, source de toute propriété, elle-même base de la société</i> .....	45
Le travail, fondement de la propriété .....	45
La propriété, fondement de la société .....	46
<i>Division du travail</i> .....	46
Division du travail dans la société et dans l'atelier ; ce n'est pas une différence « subjective » qui les sépare, mais une différence d'essence .....	46
La division du travail, à la différence de la spécialisation, suppose l'équivalence qualitative de toutes les activités .....	48
Division du travail et nature humaine .....	48
Division du travail et culture .....	48
Division du travail et pensée .....	48
Justification de la division du travail.....	48

## Analyse de notion

### Définitions

#### Produit de la force par l'espace parcouru

Sur l'origine cartésienne de la notion de travail (entendu comme le produit de la force par l'espace parcouru), voir G. Milhaud, *Descartes savant*, Alcan, 1921, p. 176-190.

« La même force qui peut lever un poids, par exemple, de cent livres à la hauteur de deux pieds, peut en lever aussi un de 200 livres, à la hauteur d'un pied, ou un de 400 à la hauteur d'un demi pied, et ainsi des autres, si tant est qu'elle lui soit appliquée. Et ce principe ne peut manquer d'être reçu, si l'on considère que l'effet est toujours proportionnel à l'action qui est nécessaire pour le produire » Descartes, *À Huygens*, 5 octobre 1637, AT, I, p. 436.

### Occupation pénible et fatigante

« OCCUPATION s.f. Ce mot dans le propre signifie la propriété qu'a un corps de remplir un espace, mais il ne s'emploie plus qu'au figuré, et il se prend pour tout ce qui remplit notre temps. *Affaire, besogne, travail, amusement, divertissement, récréation, réjouissance, fête, passe-temps, badinage, folâtrerie, jeu.* (...) Un *travail* est une *occupation* pénible et fatigante. » Condillac, *Dictionnaire des synonymes*.

### Activité qui est en elle-même désagréable, et qui n'est attirante que par son effet

« L'art est dit *libéral* <freie>, le métier est dit *mercenaire*, on considère le premier comme s'il ne pouvait obtenir de la *finalité* (réussir) qu'en tant que jeu, c'est-à-dire comme une activité en elle-même agréable ; on considère le second comme un travail <Arbeit>, c'est-à-dire comme une activité, qui est en elle-même désagréable (pénible) et qui n'est attirante que par son effet (par exemple le salaire), et qui par conséquent peut être imposée de manière contraignante. » Kant, *Critique de la faculté de juger*, § 43.

### Négation du donné naturel

« Je pose en principe un fait peu contestable: que l'homme est l'animal qui n'accepte pas simplement le donné naturel, qui le nie. Il change ainsi le monde extérieur naturel, il en tire des outils et des objets fabriqués qui composent un monde nouveau, le monde humain. L'homme parallèlement se nie lui-même, il s'éduque, il refuse par exemple de donner à la satisfaction de ses besoins animaux ce cours libre, auquel l'animal n'apporte pas de réserve. Il est nécessaire encore d'accorder que les deux négations que, d'une part, l'homme fait du monde donné et, d'autre part, de sa propre animalité, sont liées. Il ne nous appartient pas de donner une priorité à l'une ou à l'autre, de chercher si l'éducation (qui apparaît sous la forme des interdits religieux) est la conséquence du travail, ou le travail la conséquence d'une mutation morale. Mais en tant qu'il y a homme, il y a d'une part travail et de l'autre négation par interdits de l'animalité de l'homme. »

Georges Bataille, *L'érotisme*.

### Désir réfréné

« [La conscience servile] a éprouvé l'angoisse non au sujet de telle ou telle chose, non durant tel ou tel instant, mais elle a éprouvé l'angoisse au sujet de l'intégralité de son essence, car elle a ressenti la peur de la mort, le maître absolu. Dans cette angoisse, elle a été dissoute intimement, a tremblé dans les profondeurs de soi-même, et tout ce qui était fixe a vacillé en elle. Mais un tel mouvement, pur et universel, une telle fluidification absolue de toute subsistance, c'est là l'essence simple de la conscience de soi, l'absolue négativité, le pur *être-pour-soi*, qui est donc *en* cette conscience même. Ce moment du pur être-pour-soi est aussi *pour elle*, car, dans le maître, ce moment est son *objet*. De plus, cette conscience n'est pas seulement cette dissolution universelle *en général* ; mais dans le service elle accomplit cette dissolution et la *réalise effectivement*. En servant, elle supprime dans tous les moments singuliers son adhésion à l'être-là naturel, et en travaillant l'élimine.

Mais le sentiment de la puissance absolue, réalisé en général et réalisé dans les particularités du service, est seulement la dissolution en soi. Si la crainte du maître est le commencement de la sagesse, en cela la conscience est bien *pour elle-même*, mais elle n'est pas encore l'*être-pour-soi* ; mais c'est par la médiation du travail qu'elle vient à soi-même. Dans le moment qui correspond au désir dans la conscience du maître, ce qui paraît échoir à la conscience servante c'est le côté du rapport inessentiel à la chose, puisque la chose dans ce rapport maintient son indépendance. Le désir s'est réservé à lui-même la pure négation de l'objet, et ainsi le sentiment sans mélange de soi-même. Mais c'est justement pourquoi cette satisfaction est elle-même uniquement un état disparaissant, car il lui manque le côté *objectif* ou la *subsistance*. Le travail, au contraire, est désir *réfréné* (*gehemmte Begierde*), disparition *retardée* : le travail *forme* (*bildet*). Le rapport négatif à l'objet devient *forme* de cet objet même, il devient quelque chose de permanent, puisque justement, à l'égard du travailleur, l'objet a une indépendance. Ce moyen négatif, ou l'*opération* formatrice (*das formierende Tun*), est en même temps la *singularité* ou le pur être-pour-soi de la conscience. Cet être-

pour-soi, dans le travail, s'extériorise lui-même et passe dans l'élément de la permanence ; la conscience travaillante en vient ainsi à l'intuition de l'être indépendant, comme intuition de soi-même. » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, IV, A, traduction J. Hyppolite, Aubier, T. I, p. 164-165.

Sur le caractère négatif de cette définition du travail, son lien avec le stoïcisme (*Phénoménologie de l'esprit*, IV, B) et sa correspondance avec la conception économique du travail d'Adam Smith, voir J. Moutaux, « La définition du matérialisme et la question du travail » (1981), dans *Écrits sur les matérialistes, le travail, la nature et l'art*, L'Harmattan, 2000, p. 50.

Voir aussi Mabillet, *Hegel*, p. 119 : « réfréner le désir n'évoque ici aucune frustration liée à l'activité laborieuse, mais manifeste une maîtrise et une prise de consistance du sujet dans l'objet. Réfréner le désir, c'est éviter de substituer à la contingence du donné celle de l'anéantissement, c'est réconcilier la consistance de l'altérité avec la négativité subjective elle-même. L'homme qui travaille délaisse la négation qui relève de la satisfaction et de la consommation, pour la négation formatrice d'une production ».

### Activité publique rémunérée

« Ce que nous appelons « travail » est une invention de la modernité. La forme sous laquelle nous le connaissons, pratiquons et plaçons au centre de la vie individuelle et sociale, a été inventée, puis généralisée avec l'industrialisme. Le « travail », au sens contemporain, ne se confond ni avec les besognes, répétées jour après jour, qui sont indispensables à l'entretien et à la reproduction de la vie de chacun ; ni avec le labeur, si astreignant soit-il, qu'un individu accomplit pour réaliser une tâche dont lui-même ou les siens sont les destinataires et les bénéficiaires ; ni avec ce que nous entreprenons de notre chef, sans compter notre temps et notre peine, dans un but qui n'a d'importance qu'à nos propres yeux et que nul ne pourrait réaliser à notre place. S'il nous arrive de parler de « travail » à propos de ces activités — du « travail ménager », du « travail artistique », du « travail » d'autoproduction — c'est en un sens fondamentalement différent de celui qu'a le travail placé par la société au fondement de son existence, à la fois moyen cardinal et but suprême. Car la caractéristique essentielle de ce travail-là — celui que nous « avons », « cherchons », [30] « offrons » — est d'être une activité dans la sphère *publique*, demandée, définie, reconnue utile par d'autres et, à ce titre, rémunérée par eux. C'est par le travail *rémunéré* (et plus particulièrement par le travail salarié) que nous appartenons à la sphère publique, acquérons une existence et une identité sociales (c'est-à-dire une « profession »), sommes insérés dans un réseau de relations et d'échanges où nous nous mesurons aux autres et nous voyons conférés des droits sur eux en échange de nos devoirs envers eux. C'est parce que le travail socialement rémunéré et déterminé est — même pour celles et ceux qui en cherchent, s'y préparent ou en manquent — le facteur de loin le plus important de socialisation que la société industrielle se comprend comme une « société de travailleurs » et, à ce titre, se distingue de toutes celles qui l'ont précédée.

C'est assez dire que le travail sur lequel s'y fondent la cohésion et la citoyenneté sociales n'est pas réductible au « travail » en tant que catégorie anthropologique ou en tant que nécessité pour l'homme de produire sa subsistance « à la sueur de son front ». Ce travail nécessaire à la subsistance, en effet, n'a jamais pu devenir un facteur d'intégration sociale. Il était plutôt un principe d'exclusion : celles et ceux qui l'accomplissaient ont été tenus pour inférieurs dans toutes les sociétés pré-modernes : ils appartenaient au règne naturel, non au règne humain. » André Gorz, *Métamorphoses du travail*, p. 29-30.

### Négativité et entéléchie

Grimaldi (*Le travail*, p. 18-19) suggère que tout travail est « travail du négatif » (cf. aussi Moutaux, *Revue philosophique*, 1981, p. 106 — le travail du négatif, chez Hegel, n'est pas un travail parmi d'autres, c'est l'essence même de tout travail) : tout travail, en effet, vise à faire advenir quelque chose qui n'est pas déjà présent. Mais il n'est possible que quelque chose advienne que si l'avenir est contenu dans le présent. Cette présence paradoxale de l'avenir dans le présent (comment l'avenir peut-il être présent ?), ou encore ce *travail de l'avenir*, c'est-à-dire la *tendance*, c'est ce qu'Aristote avait essayé de penser sous le concept d'*entéléchie* (Grimaldi, *Le travail*, p. 22). L'avenir

est l'âme du présent. Cette présence et ce travail de l'avenir, c'est justement ce que Hegel pense comme « travail du négatif ». Le travail ainsi conçu a le caractère du *temps*.

### Dans le travail humain, la représentation commande la réalisation

« Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent. Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination (*Vorstellung*) du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette subordination n'est pas momentanée. L'œuvre exige pendant toute sa durée, outre l'effort des organes qui agissent, une attention soutenue, laquelle ne peut elle-même résulter que d'une tension constante de la volonté. Elle l'exige d'autant plus que par son objet et son mode d'exécution, le travail entraîne moins le travailleur, qu'il se fait moins sentir à lui, comme le libre jeu de ses forces corporelles et intellectuelles ; en un mot, qu'il est moins *atrayant*. » Marx, *Le Capital*, I, 3<sup>e</sup> section.

Sur l'abeille et l'architecte :

« Contrairement à tout ce qu'on dit, en philosophie classique et contemporaine, les hommes ne sont pas les seuls à travailler. Nous ne sommes jamais si exceptionnels. Les animaux travaillent, les organismes vivants aussi bien. Je veux dire que la vie travaille. Qu'elle est vie par la lutte contre la tendance à la mort, par le tri, par l'activité du démon de Maxwell. L'organisme reçoit de l'ordre et de l'énergie, les triture, les trie, les classe et reforme son ordre propre et sa propre énergie en éliminant les déchets. Un meunier fait-il autrement ? Le traitement des granulats de fleuve est-il une autre activité ? Qu'est-ce donc qu'une production quelconque, en usine ? On dira que nous projetons dans un système naturel notre propre organisation du travail. Peut-être. J'ai tendance à penser que nous ne trouvons pas ici une cause et un effet, mais deux effets parallèles ou un cercle de cause-effet. Bref. Je ne vois plus la différence entre l'abeille et l'architecte. » Michel Serres, *Le parasite*, Hachette Littérature, coll. « Pluriel », p. 159-160.

### Travail signifie transformation

« En associant, jusqu'à en faire un tout, au rêve, au deuil, le mot *travail* — en une formulation paradoxale même si elle est devenue banale pour les usagers que nous sommes —, Freud manifestait que des activités d'apparence aussi simple, aussi évidente que rêver, qu'éprouver puis surmonter une perte, n'étaient pas une mince affaire. Il en va de même pour qui entreprend d'écrire. Travail, ici comme là, n'implique pas nécessairement effort et peine, la sueur et les larmes, il signifie *transformation*. Le rêve transforme des situations présentes, des restes de la veille, visages et souvenirs, personnes et lieux : il est une usine. Le deuil transforme l'objet perdu, l'incorpore et l'idéalise, le fragmente et le recompose et il lui faut du temps pour ce faire. » Pontalis, *L'amour des commencements*, p. 212-213.

### Travailler, c'est trier

« Qu'est-ce que le travail ? Sans aucun doute, il est lutte contre le bruit. Si nous laissons faire sans intervenir, les écuries s'encombrent de fumier, le renard vient manger les poules, et le phylloxéra traverse les mers pour assécher les feuilles des sarments. Le canal se charge de vase. Vous voyez bien, à basse mer, ce port comblé de sable. Bientôt, les vaisseaux ne passeront plus. Les choses se



mélangent, n'agitez donc pas, ne tournez pas la cuiller, le sucre fond dans l'eau, inévitablement. Il y a, parfois, des mélanges qui nous arrangent, mais la plupart sont obstructions ou embarras. Travailler, c'est trier. Le démon de Maxwell est inévitable, tout autant que le parasite. Hélas! ils sont peut-être des jumeaux. Il existe un fondement objectif du travail. Sans lui, la dérive temporelle vers le désordre ou la complexité serait plus rapide. Contrairement à tout ce qu'on dit, en philosophie classique et contemporaine, les hommes ne sont pas les seuls à travailler. Nous ne sommes jamais si exceptionnels. Les animaux travaillent, les organismes vivants aussi bien. Je veux dire que la vie travaille. Qu'elle est vie par la lutte contre la tendance à la mort, par le tri, par l'activité du démon de Maxwell. L'organisme reçoit de l'ordre et de l'énergie, les triture, les trie, les classe et reforme son ordre propre et sa propre énergie en éliminant les déchets. Un meunier fait-il autrement ? Le traitement des granulats de fleuve est-il une autre activité ? Qu'est-ce donc qu'une production quelconque, en usine ? On dira que nous projetons dans un système naturel notre propre organisation du travail. Peut-être. J'ai tendance à penser que nous ne trouvons pas ici une cause et un effet, mais deux effets parallèles ou un cercle de cause-effet. Bref. Je ne vois plus la différence entre l'abeille et l'architecte. » Michel Serres, *Le parasite*, Hachette Littérature, coll. « Pluriel », p. 159-160.

## Origine et histoire du concept

### Le grec ancien ne connaît pas de terme correspondant à celui de travail

« Le grec ne connaît pas de terme correspondant à celui de « travail ». Un mot comme *ponos* s'applique à toutes les activités qui exigent un effort pénible, pas seulement aux tâches productrices de valeurs socialement utiles. Dans le mythe d'Héraclès, le héros doit choisir entre une vie de plaisir et de mollesse et une vie vouée au *ponos*. Héraclès n'est pas un travailleur. Le verbe *ergadzesthai* paraît spécialiser son emploi dans deux secteurs de la vie économique : l'activité agricole, les travaux des champs, *ta erga*, et, à l'autre pôle, l'activité financière : *ergasia kbrématon*, l'intérêt du capital. Mais il s'applique aussi avec une nuance définie à l'activité conçue sous sa forme la plus générale : *ergon*, c'est pour chaque chose ou chaque être le produit de sa vertu propre, de son *arété*. Les mots de la racine indo-européenne *tek-* nous orientent dans une autre direction : il s'agit cette fois d'une production comme celle de l'artisan, d'une opération de l'ordre du *poiein*, de la fabrication technique, s'opposant au *prattein*, activité naturelle dont la fin n'est pas de produire un objet extérieur, étranger à l'acte productif, mais de dérouler une activité pour elle-même, sans autre but que son exercice et son accomplissement<sup>1</sup>. Aussi le mot *ergon*, en dépit des deux emplois que nous avons mentionnés, peut-il servir à montrer le contraste entre l'« accomplissement » de la praxis et le produit du travail poïétique de l'artisan. Un texte suggestif à cet égard se trouve dans le *Charmide* de Platon<sup>2</sup>. Socrate expose, sans doute après le sophiste Prodicos<sup>3</sup>, la différence entre agir et fabriquer : *prattein* et *poiein*. Or, le type d'action que désigne le terme *ergadzesthai* est rattaché au domaine du *prattein* ; il s'oppose au *poiein*, de même que l'*ergon* fait contraste avec le *poiëma*. Le fait que les artisans sont appelés démiurges, *dèmiourgoi*, ne va pas contre ces remarques. Car le terme, chez Homère et Hésiode, ne qualifie pas à l'origine l'artisan en tant que tel, comme « ouvrier » ou « producteur » : il définit toutes les activités qui s'exercent en dehors de l'*oikos*, en faveur d'un public, *dèmos* : les artisans – charpentiers et forgerons – les aèdes, mais non moins qu'eux les devins ou les hérauts, qui ne « produisent » rien.

---

<sup>1</sup> Cf. Aristote, *Politique*, VII, 1325 b 15 sq. : l'action – bios praktikos – n'implique pas un objet extérieur ; cf. *Éthique à Nicomaque*, Z, 4, 1140 a : *tês men gar poiëseôs heteron to telos, tês gar praxeôs ouk an eîê : esti gar autê bê eupraxia telos* (la production a en effet une fin différente d'elle-même, l'action n'en a pas ; car c'est l'action réussie elle-même qui est fin). Et *Métaphysique*, *Théta*, 6, 1048 b 18 sq. ; 8, 1050 a 23 sq.

<sup>2</sup> 163 bd

<sup>3</sup> Cf. Dupréel, *Les Sophistes*, Neuchâtel, 1948, p. 133.

Ces faits de vocabulaire nous font soupçonner, entre des activités qui constituent à nos yeux l'ensemble unifié des conduites de travail, des différences de plan, des aspects multiples, voire des oppositions. Bien entendu, l'absence d'un terme à la fois spécifique et général ne suffit pas à démontrer l'absence d'une notion véritable du travail. Elle souligne cependant l'existence d'un problème qui justifie la recherche psychologique que nous avons entreprise.» Jean-Pierre Vernant, « Travail et nature dans la Grèce ancienne », *Journal de psychologie*, 1955, repris dans *Mythe et pensée chez les Grecs*, Maspero, 1980, II, p. 16-18.

### L'invention du travail

« Ce que nous appelons « travail » est une invention de la modernité. La forme sous laquelle nous le connaissons, pratiquons et plaçons au centre de la vie individuelle et sociale, a été inventée, puis généralisée avec l'industrialisme. Le « travail », au sens contemporain, ne se confond ni avec les besognes, répétées jour après jour, qui sont indispensables à l'entretien et à la reproduction de la vie de chacun ; ni avec le labeur, si astreignant soit-il, qu'un individu accomplit pour réaliser une tâche dont lui-même ou les siens sont les destinataires et les bénéficiaires ; ni avec ce que nous entreprenons de notre chef, sans compter notre temps et notre peine, dans un but qui n'a d'importance qu'à nos propres yeux et que nul ne pourrait réaliser à notre place. S'il nous arrive de parler de « travail » à propos de ces activités — du « travail ménager », du « travail artistique », du « travail » d'autoproduction — c'est en un sens fondamentalement différent de celui qu'a le travail placé par la société au fondement de son existence, à la fois moyen cardinal et but suprême. Car la caractéristique essentielle de ce travail-là — celui que nous « avons », « cherchons », « offrons » — est d'être une activité dans la sphère publique, demandée, définie, reconnue utile par d'autres et, à ce titre, rémunérée par eux. C'est par le travail rémunéré (et plus particulièrement par le travail salarié) que nous appartenons à la sphère publique, acquérons une existence et une identité sociales (c'est-à-dire une « profession »), sommes insérés dans un réseau de relations et d'échanges où nous nous mesurons aux autres et nous voyons conférés des droits sur eux en échange de nos devoirs envers eux. C'est parce que le travail socialement rémunéré et déterminé est — même pour celles et ceux qui en cherchent, s'y préparent ou en manquent — le facteur de loin le plus important de socialisation que la société industrielle se comprend comme une « société de travailleurs » et, à ce titre, se distingue de toutes celles qui l'ont précédée. » André Gorz, *Métamorphoses du travail. Critique de la raison économique*, Gallimard (Folio essais), I, ch. 1 (« L'invention du travail »), p. 29-30.

### Origine économique du concept de travail

« Il est assez remarquable, comme on l'a souvent observé, que la langue grecque n'a pas de mot qui corresponde à ce que nous entendons par le travail. Elle peut bien exprimer l'activité (*energeia*), l'exercice, la fonction, l'opération (*ergon*), l'art, l'artifice, l'artisanat, le métier (*technè*), la formation d'un talent ou le développement d'une aptitude (*praxis*). Elle sait bien désigner l'effort et la fatigue qui les accompagnent (*ponos*). Mais pour tout cela ensemble, elle n'a pas de mot. Voici donc une première indication : la pensée occidentale n'a pas toujours considéré que ce fût fondamentalement une même chose de labourer et d'étudier, de sculpter et de danser, de produire et

de vendre, d'administrer et d'inventer. Or qu'est-ce qui a pu conduire depuis la conscience commune à rassembler toutes ces diverses activités sous l'unité générique d'un même terme ? Qu'est-ce qui justifie qu'on puisse aujourd'hui évoquer, de façon univoque, aussi bien le travail d'un agriculteur ou d'un métallurgiste, que celui d'un guichetier, d'un journaliste, d'un avocat, d'un modèle, ou d'un joueur de football ? Paradoxal travail, en effet, que celui d'un modèle dont la principale activité est une absolue passivité ; ou que celui d'un sportif professionnel pour qui jouer c'est travailler ! Pourtant ni Gesualdo lorsqu'il composait ses madrigaux ou ses leçons de ténèbres, ni le duc de Saint-Simon en écrivant ses mémoires ne devaient avoir conscience de travailler. Sans doute le statut du travail a-t-il donc été imprégné depuis par la nouveauté historique de deux faits sociaux, si généralisés que nous avons presque fini par les croire naturels :



la condition salariale et le mercantilisme universel. Aussi appelons-nous désormais indifféremment travail aussi bien toute activité commandée que toute activité payée. Voilà comment nous en sommes venus à dire spontanément que tout salarié travaille, même s'il ne fait rien ; ou que tout négociant travaille, même s'il ne produit rien. » Nicolas Grimaldi, *Le travail*, PUF, 1998, p. 17-18.

### **Le concept de travail, parce qu'il est abstrait, est valable pour toutes les époques, mais il est le produit de rapports historiques déterminés, et n'est pleinement valable qu'à l'intérieur de ces rapports**

« Le travail paraît être une catégorie tout à fait simple. Même la représentation de ce dernier dans son universalité — en tant que travail en général — est ancestrale. Pourtant, saisi économiquement dans cette simplicité, le « travail » est une catégorie tout aussi moderne que les rapports qui engendrent cette abstraction simple. Le système monétaire p. ex. pose la richesse d'une manière encore tout à fait objective [*objektiv*], comme une chose extérieure à soi dans l'argent. Face à ce point de vue, ce fut un grand progrès lorsque le système manufacturier ou commercial posa la source de la richesse, de l'objet qu'elle était, dans l'activité subjective — le travail commercial et manufacturier, même s'il ne saisit encore cette activité elle-même que dans son caractère limité, comme activité lucrative. Face à ce système, le système physiocratique, qui pose une forme de travail déterminée — l'agriculture — comme la forme créatrice de richesse, et l'objet [*Objekt*] lui-même non plus sous le déguisement de l'argent<sup>4</sup> mais comme produit en général, résultat universel du travail. Ce produit, conformément au caractère limité de l'activité en question, demeure encore posé comme un produit encore naturellement déterminé — produit agricole, produit de la terre *par excellence*<sup>5</sup>.

Ce fut un immense progrès lorsqu'Ad. Smith rejeta toute détermination de l'activité qui engendre la richesse : le travail tout court, ni manufacturier, ni commercial, ni agricole, mais les uns tout autant que les autres. Et avec l'universalité abstraite de l'activité créatrice de richesse, en même temps l'universalité de l'objet déterminé comme richesse, produit en général ou de nouveau travail en général, mais en tant que travail passé, objectivé. Le fait qu'Ad. Smith lui-même retombe encore de temps en temps dans le système physiocratique témoigne de la difficulté et de la grandeur de cette transition. Il pourrait alors sembler que l'on n'a trouvé avec cela que l'expression abstraite de la relation la plus simple et la plus ancestrale dans laquelle entrent les hommes — quelle que soit la forme de société — en tant qu'ils produisent. D'un certain côté, cela est juste. D'un autre côté, ça ne l'est pas. L'indifférence vis-à-vis d'un type de travail déterminé présuppose une totalité de types de travaux effectifs très développée, dont aucun n'est prédominant. Ainsi, les abstractions les plus universelles ne naissent en général qu'avec le développement concret le plus riche, là où quelque chose apparaît commun à beaucoup, commun à tous. C'est alors qu'il cesse de ne pouvoir être pensé que sous une forme particulière. D'un autre côté, cette abstraction du travail n'est pas du tout que le résultat spirituel d'une totalité concrète de travaux. L'indifférence face au travail déterminé correspond à une forme de société dans laquelle les individus passent avec facilité d'un travail à l'autre. et où le type déterminé du travail leur est contingent et donc indifférent. Le travail est ici advenu, non pas seulement dans la catégorie mais dans la réalité effective, comme moyen de la création de richesse en général. et il a cessé de se confondre, en tant que détermination, avec les individus, dans une particularité. Un tel état atteint son plus haut développement dans la forme d'existence la plus moderne de la société civile bourgeoise — les États-Unis. Ce n'est donc qu'ici que l'abstraction de la catégorie « travail », « travail en général », travail *sans phrase*<sup>6</sup>, le point de départ de l'économie moderne, devient vraie en pratique. L'abstraction la plus simple, que l'économie moderne met au premier rang et qui

---

<sup>4</sup> Correction de Marx : « sous la forme de l'argent » [note des éditeurs de la MEGA]

<sup>5</sup> En français dans le texte

<sup>6</sup> En français dans le texte

exprime une relation ancestrale et valable pour toutes les formes de société, n'apparaît donc pourtant vraie en pratique, sous cette abstraction, qu'en tant que catégorie de la société la plus moderne. On pourrait dire que ce qui apparaît aux États-Unis comme produit historique apparaît chez les Russes p. ex. — cette indifférence vis-à-vis du travail déterminé — comme une disposition naturelle-spontanée. Seulement il y a une sacrée différence entre le fait que des barbares aient des dispositions pour être employés à tout et n'importe quoi et le fait que des civilisés s'y emploient eux-mêmes. Et ensuite, en pratique, ce qui correspond chez les Russes à cette indifférence vis-à-vis de la détermination du travail, c'est leur assujettissement à un travail tout à fait déterminé dont ils ne sont arrachés que par des influences de l'extérieur.

Cet exemple du travail montre de manière frappante comment même les catégories les plus abstraites, quoiqu'elles soient valables — précisément du fait de leur abstraction — pour toutes les époques, sont, sous la détermination de cette abstraction même, tout autant le produit de rapports historiques, et comment elles ne sont pleinement valables que pour et à l'intérieur de ces rapports. » Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique* (Introduction de 57 aux *Grundrisse*), Éditions sociales, GEME, p. 51-52.

### **Origine de la notion de « travail » au XVIIIe siècle ; économie et droit ; le travail, source de la valeur et fondement de la propriété.**

« Le XVIIIe siècle est clairement celui où le terme de travail trouve son unité. Il devient possible de dire « le » travail à partir du moment où un certain nombre d'activités, qui étaient jusque-là régies par des logiques irréductiblement diversifiées, vont devenir suffisamment homogènes pour pouvoir être rassemblées sous un seul terme. C'est chez Adam Smith et notamment dans les *Recherches sur les causes de la richesse des nations* (1776) que l'on voit le mieux à l'œuvre cette opération : alors même que les *Recherches* sont un hymne au travail et notamment à la puissance productive du travail, Smith ne s'interroge pas sur ce en quoi consiste l'activité concrète de travail, la définition qu'il donne du travail est purement instrumentale : le travail c'est cette puissance humaine ou machinique qui permet de créer de la valeur, le travail est « ce qui crée de la valeur ». D'un côté, le travail apparaît comme une dépense physique, qui a pour corollaire l'effort, la fatigue et la peine et de l'autre, le travail est cette substance en quoi toute chose peut se résoudre et qui permet l'échange universel car tous les objets que nous échangeons contiennent du travail, toutes les choses sont décomposables en travail, en quantité de fatigue ou de dépense physique. Smith ne dit pas ce qu'est le travail mais désormais il est devenu possible de dire le travail.

Chez Locke, le travail était cette dépense, cette activité, cet effort, qui ouvrait à l'homme le droit d'être propriétaire de quelque chose. C'est par le travail, la fatigue qu'il dépense à acquérir les biens, que l'homme obtient le droit de les posséder, ce droit s'appuyant sur un droit encore plus fondamental à la conservation de soi. Smith se réfère à cette théorie de Locke mais y ajoute quelque chose : il ne parle pas seulement de ce travail originel par lequel toutes les choses ont été acquises, ou de l'effort premier par lequel l'homme acquiert les ressources nécessaires à son existence ; il parle aussi du travail qui peut faire l'objet d'une vente à autrui. La révolution à laquelle ouvre Smith, c'est que le travail humain lui-même peut avoir un prix, qu'il est un type d'activité susceptible de faire lui-même l'objet d'un achat et d'une vente. Smith prend acte de cette idée : il existe une partie de l'activité humaine qui peut être détachée de son sujet et ne fait pas obligatoirement corps avec lui puisqu'elle peut être louée ou vendue. Le juriste Pothier à la même époque range « les services d'un homme libre » dans la catégorie des choses qui peuvent être louées. Économie et droit convergent donc à l'époque pour unifier la catégorie de travail, qui trouve son unité en tant qu'instrumental, marchand et abstrait. » Dominique Méda, « Une histoire de la catégorie de travail », dans Christophe Laviolle (éd.), *Repenser le travail et ses régulations*, Presses universitaires François-Rabelais de Tours, 2011, p. 37.

## Distinctions

### Travail et jeu

« L'art est également distinct du *métier* ; l'art est dit *libéral* <freie>, le métier est dit *mercenaire*, on considère le premier comme s'il ne pouvait obtenir de la *finalité* (réussir) qu'en tant que jeu, c'est-à-dire comme une activité en elle-même agréable ; on considère le second comme un travail <Arbeit>, c'est-à-dire comme une activité, qui est en elle-même désagréable (pénible) et qui n'est attirante que par son effet (par exemple le salaire), et qui par conséquent peut être imposée de manière contraignante.

Pour résoudre la question de savoir si dans la hiérarchie des corps de métier les horlogers doivent être considérés comme des artistes et les forgerons, en revanche, comme des artisans, il faudrait un autre point de vue pour juger que celui que nous adoptons ici ; il faudrait en effet considérer la proportion des talents, qui doivent se trouver au fondement de l'une ou l'autre de ces activités. Je ne veux pas non plus traiter la question de savoir si entre les sept arts libéraux certains ne devraient pas être rangés parmi les sciences et d'autres comparés à des métiers. Il n'est pas inutile de faire souvenir que dans tous les arts libéraux il faut qu'il y ait une certaine contrainte, ou, comme on le dit, un *mécanisme*, sans lequel *l'esprit* <Geist>, qui dans l'art doit être libre et qui seul anime l'œuvre, n'aurait aucun corps et s'évaporerait complètement (par exemple dans la poésie, l'exactitude et la richesse de la langue ainsi que la prosodie et la métrique), puisque beaucoup de nouveaux éducateurs croient contribuer le plus à un art libéral, tandis qu'ils en ôtent toute contrainte et le transforment de travail en un pur jeu. » KANT, *Critique de la faculté de juger*, § 43 (trad. A. Philonenko).

Kant oppose le jeu (« activité agréable en soi ») au travail (« activité en soi désagréable (pénible), attirante par ses seuls effets (par exemple, le salaire), qui donc peut être imposée de manière contraignante »)<sup>7</sup>, dans le § 43 de la *Critique de la faculté de juger*. L'art ne peut tendre à sa fin qu'à condition d'être un jeu, mais tout art comporte cependant une part de travail (de contrainte), ou de *mécanisme*, « sans lequel l'esprit, qui dans l'art doit être *libre* et seul anime l'œuvre, ne s'incarnerait pas et s'évaporerait complètement ». Cf. *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 110 : « Dans le travail l'occupation n'est pas en elle-même agréable, mais c'est dans un autre but qu'on l'entreprend. En revanche l'occupation dans un jeu est en elle-même agréable, sans qu'il soit besoin de plus se proposer un but ». Sur le rapport travail/œuvre/jeu, voir Alain, *Les idées et les âges*, IV, 1-4.

« Le plus grand nombre (...) s'acquitte de façon quasiment mécanique des nécessités de la vie, pour la commodité et le loisir des autres qui travaillent aux parties moins nécessaires de la culture que sont la science et l'art, et sont maintenus par ces derniers dans un état d'oppression et de *dur labeur privé de joie* » Kant, *Critique de la faculté de juger*, § 83.

Un pur jeu serait désincarné, un pur travail serait privé de joie. L'art, synthèse du travail et du jeu, ou plus exactement, *Aufhebung* du travail en jeu. Le jeu de l'Art intègre le travail en le dépassant.

---

<sup>7</sup> Cela n'empêche pas, aux yeux de Kant, le travail de participer à la « culture du plaisir » et d'être même le seul vrai chemin du plaisir : « Il y a une manière de trouver son plaisir et de se cultiver en même temps : celle qui accroît la capacité à jouir de ce plaisir lui-même ; il en est ainsi dans les sciences et les arts. Mais il y a une autre manière qui au contraire détériore : elle rend sans cesse incapable d'un plaisir ultérieur. Mais quel est donc le chemin sur lequel on peut toujours chercher le plaisir ? Comme on l'a dit plus haut, c'est une maxime importante de la mesurer de telle sorte qu'on puisse toujours en trouver un plus grand : car la satiété provoque cet état de dégoût qui fait de la vie un fardeau... Jeune homme (je le répète) prend le travail en affection ; refuse les jouissances non pour y renoncer mais pour les conserver toujours, autant que possible, à ton horizon » Kant, *Anthropologie*, p. 98. Cf. *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 120 Nécessité d'apprendre à travailler en vue de « la culture du sentiment de plaisir et de peine ».

Orphée et Narcisse, symboles d'une réconciliation homme/nature où le travail serait jeu : Marcuse, *Eros et civilisation*, p. 156. Cf. p. 186-187 (la transformation des conditions sociales pourrait créer « une base instinctuelle pour la transformation du travail en jeu », en libre jeu des facultés humaines).

### Travail et loisir

Le travail ne s'oppose pas au loisir : il peut y avoir autant de travail dans le loisir (*otium*) que dans les affaires (*negotium*). Cf. Grimaldi, *Le travail*, p.13.

Voir le sens exact de *negotium*. Activité nécessaire ? Effet d'une contrainte ? N'est-ce pas plutôt ce qui nous *presse*, ce qui n'attend pas, nous impose une décision dans l'urgence, et partant une prise de *risque* ? Nous n'avons pas alors *loisir* de différer le moment d'agir. C'est le rapport du travail au temps qui permet de distinguer les travaux qui ne pressent pas de ceux qui pressent. Mais y a-t-il du travail qui ne presse pas ? (cf. l'urgence de philosopher pour Epicure). Travail dont on pourrait se dispenser ? Travail désintéressé ? Détaché ? Mais est-ce encore du « travail » ?

### Travail concret et travail abstrait

#### Valeur d'usage et valeur d'échange ; œuvre (work) et travail (labour)

« Tout travail est pour une part dépense de force de travail humaine au sens physiologique, et c'est en cette qualité de travail humain identique, ou encore de travail abstraitement humain, qu'il constitue la valeur marchande. D'un autre côté, tout travail est dépense de force de travail humaine sous une forme particulière déterminée par une finalité, et c'est en cette qualité de travail utile concret qu'il produit des valeurs d'usage. » Marx, *Le Capital*, I, 1, ch. 1, 2, PUF, p. 53.

Une note d'Engels dans la quatrième édition (1890) associe cette distinction à celle du travail (*labour*) et de l'œuvre (*work*) : « La langue anglaise présente l'avantage d'avoir deux mots différents pour ces deux aspects différents du travail : *work* pour le travail qui crée des valeurs d'usages et est déterminé qualitativement, par opposition à *labour*, travail qui crée de la valeur et n'est mesuré que quantitativement. » (*Ibid.*, p. 53, note).

#### Égalité de tous les travaux en tant qu'ils sont du travail humain et idée d'égalité humaine

« Ce qui empêchait Aristote de lire dans la forme valeur des marchandises, que tous les travaux sont exprimés ici comme travail humain indistinct et par conséquent égaux, c'est que la société grecque reposait sur le travail des esclaves, et avait pour base naturelle l'inégalité des hommes et de leurs forces de travail. Le secret de l'expression de la valeur, l'égalité et l'équivalence de tous les travaux, parce que et en tant qu'ils sont du travail humain, ne peut être déchiffré que lorsque l'idée de l'égalité humaine a déjà acquis la ténacité d'un préjugé populaire. Mais cela n'a lieu que dans une société où la forme marchandise est devenue la forme générale des produits du travail, où, par conséquent, le rapport des hommes entre eux comme producteurs et échangistes de marchandises est le rapport social dominant. Ce qui montre le génie d'Aristote, c'est qu'il a découvert dans l'expression de la valeur des marchandises un rapport d'égalité. L'état particulier de la société dans laquelle il vivait l'a seul empêché de trouver quels était le contenu réel de ce rapport. » Marx, *Le Capital*, I, I, 1, Éditions sociales, t. I, p. 73.

### Travail et œuvre

#### Ponos et ergon

« Hésiode distingue le travail et l'œuvre (*ponos* et *ergon*) ; l'œuvre est due à Éris, déesse de la lutte salutaire (*Les travaux et les jours*, 20-26), le travail comme tous les maux est sorti de la boîte de Pandore (90 sq.), c'est un châtement de Zeus que Prométhée, « le rusé », a trompé. Depuis lors, « les dieux ont caché la vie aux hommes (42 sq.), ils ont maudit « les hommes mangeurs de pain » (82). » Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 127, note 1.

## Work et labour

« Tout travail est pour une part dépense de force de travail humaine au sens physiologique, et c'est en cette qualité de travail humain identique, ou encore de travail abstraitement humain, qu'il constitue la valeur marchande. D'un autre côté, tout travail est dépense de force de travail humaine sous une forme particulière déterminée par une finalité, et c'est en cette qualité de travail utile concret qu'il produit des valeurs d'usage. » Marx, *Le Capital*, I, 1, ch. 1, 2, PUF, p. 53.

Une note d'Engels dans la quatrième édition (1890) associe cette distinction à celle du travail (*labour*) et de l'œuvre (*work*) : « La langue anglaise présente l'avantage d'avoir deux mots différents pour ces deux aspects différents du travail : *work* pour le travail qui crée des valeurs d'usages et est déterminé qualitativement, par opposition à *labour*, travail qui crée de la valeur et n'est mesuré que quantitativement. » (*Ibid.*, p. 53, note).

Cette note se trouve dans l'édition anglaise de 1887 : « The English language has the advantage of possessing different words for the two aspects of labour here considered. The labour which creates Use-Value, and counts qualitatively, is *Work*, as distinguished from Labour ; that which creates value and counts quantitatively, is *Labour* as distinguished from Work. »

## Journaliers et artisans

« L'idée contemporaine du travail n'apparaît en fait qu'avec le capitalisme manufacturier. Jusque-là, c'est-à-dire jusqu'au XVIIIe siècle, le terme de « travail » (*labour, Arbeit, lavoro*) désignait la peine des serfs et des journaliers qui produisaient soit des biens de consommation, soit des services nécessaires à la vie et exigeant d'être renouvelés, jour après jour, sans jamais laisser d'acquis. Les artisans, en revanche, qui fabriquaient des objets durables, accumulables, que leurs acquéreurs léguaient plus souvent à leur postérité, ne « travaillaient » pas, ils « œuvraient » et dans leur « œuvre » ils pouvaient utiliser le « travail » d'hommes de peine appelés à accomplir les tâches grossières, peu qualifiées. Seuls les journaliers et les manœuvres étaient payés pour leur « travail » ; les artisans se faisaient payer leur « œuvre » selon un barème fixé par ces syndicats professionnels qu'étaient les corporations et les guildes. » André Gorz, *Métamorphoses du travail*, p. 34.

## À la différence de l'œuvre, le travail vise l'usage et est voué à l'oubli.

« Je crois utile de distinguer les travaux et les œuvres. La loi du travail semble être en même temps l'usage et l'oubli. Qui pense à la récolte de l'autre année ? (...) Par opposition, on comprend que l'œuvre est une chose qui reste étrangère à ce mouvement. » Alain, *Les idées et les âges* (1927), IV, 2, Pléiade, p. 105.

## Les travaux et les œuvres

Je crois utile de distinguer les travaux et les œuvres. La loi du travail semble être en même temps l'usage et l'oubli. Qui pense à la récolte de l'autre année ? La charrue trace les sillons ; le blé les recouvre ; le chaume offre encore un autre visage ; mais cet aspect même est effacé par d'autres travaux et par d'autres cultures. Le chariot, la machine, l'usine sont en usure ; on en jette les débris, sans aucun respect ; on reprend ces débris pour d'autres travaux. Rien n'est plus laid qu'un outil brisé et jeté sur un tas ; rien n'est plus laid qu'une machine rouillée, une roue brisée au bord de la route. Les choses du travail n'ont de sens que dans le mouvement qui les emporte ou les entoure, ou bien dans leur court repos, quand tout marque que l'homme va revenir. C'est pourquoi les signes de l'abandon, les herbes non foulées, les arbustes se mêlant aux outils et aux constructions industrielles, font tout autre chose que des ruines vénérables. Le silence aussi étonne et choque en ces chantiers désolés. Une voie ferrée plaît par le luisant du métal, la végétation abolie ou nivelée, les traces du feu, toutes choses qui signifient le passage et l'usage.

Par opposition on comprend que l'œuvre est une chose qui reste étrangère à ce mouvement. Cette résistance, et encore signifiée, est sans doute le propre des œuvres d'art, et passe même bien avant l'expression, car un tas de débris exprime beaucoup. Aussi voyons-nous qu'un aqueduc ou un rempart, par la seule masse, sont monuments. Et l'on peut décider qu'il n'y a point de forme belle, si elle ne résiste. Même le désordre peut avoir quelque beauté par la masse, comme on voit



aux montagnes et aux précipices. Si différentes des monuments que soient la poésie et la musique, mobiles en apparence comme nos pensées, on y reconnaît pourtant l'art de construire, plus sensible encore peut-être par une facilité de les changer, qui fait paraître aussitôt l'impossibilité de les changer. Il n'y manque même pas la résistance et le heurt de la matière. Les sons assemblés ont à leur manière le solide du monument ou du bijou ; nous en suivons le contour, fidèles ici par choix, mais n'ayant pourtant point le choix entre une manière d'être et une autre, puisque l'œuvre périclité par le moindre changement. Et sans doute la plus pure beauté de la musique est dans ces formes qui ne fléchissent point, et sans aucun genre de caresse ou de flatterie. En voilà assez pour faire comprendre, ce qui est ici notre fin, que l'art n'est pas un jeu. Il y a du sérieux dans l'art, et un résultat à jamais, ce que toutes les espèces de jeux repoussent énergiquement.

L'art tient de plus près au travail. Il s'en distingue pourtant par ceci que les formes du travail en appellent d'autres, par d'autres actions ; le sillon annonce la moisson. On attend que la moisson soit mûre. L'homme ici se prépare et s'élance déjà pour briser la forme ; il voit déjà les gerbes, la paille, la farine, le pain. Un jardin, au contraire, offre en chacune des saisons quelque chose de fini et repousse, en quelque sorte, la main de l'homme. Encore faut-il dire que la beauté d'un jardin ne consiste pas principalement dans ces fragiles apparences de couleurs ou de feuillages, sans durée et sans solidité, mais plutôt en ces assises architecturales, comme terrasses, escaliers, et lignes de grands arbres, toutes choses qui signifient durée au delà d'une saison. Toutefois un jardin d'agrément est encore à peine une œuvre. Au lieu qu'on voit bien qu'une œuvre d'art est finie et en quelque sorte retranchée, formant îlot dans le travail. Dans les choses façonnées par le travail, tout raconte qu'elles servent, qu'elles serviront, qu'elles ont servi. Leur honneur est de s'user en produisant, comme on voit pour l'outil. Leur fin est hors d'elles ; au lieu que les œuvres sont elles-mêmes leur propre fin ; par exemple un poignard damasquiné est mis comme hors d'usage par l'ornement, qui évidemment ne sert à rien. Modèle peut-être, mais non point matière à son tour. Modèle, signe, témoin, telle est l'œuvre. Ce que l'ancienne église, inviolable au bord du trafic et détournant le flot des machines et machinistes, représente bien.

Toute opposition suppose un passage insensible de nature et des degrés. Le tombeau est sans usage ; l'homme n'y imprime plus d'autres vestiges. La vieille église s'use encore, mais non point comme un instrument de travail. Il arrive qu'une maison ne soit qu'un instrument comme gare, usine, hôtel. Au contraire une demeure familiale a toujours quelque chose d'une œuvre, car elle n'est pas marquée par le travail seulement. Les marques du travail gardent quelque chose de l'action qui passe. Les chasseurs traînent un cerf jusqu'à la grotte ; les bois entaillent la roche friable ; voilà un signe d'une chasse heureuse, et un souvenir en un sens. Mais le dessin de la bête sur le mur est un signe d'un autre genre. Un siège poli par l'usage offre un signe d'un autre genre encore. Par l'un et par l'autre, un cycle d'actions se trouve fermé. Le trait le plus frappant d'un dessin est que l'action y revient sur elle-même, mouvement que la contemplation imitera. Au contraire, ce cerf traîné allait à d'autres actions ; c'était une partie de ce travail finalement destructeur qui soumet la chose à l'homme. On pourrait dire que celui qui dessine ne possède point, mais plutôt est possédé, et ce caractère se retrouve dans la demeure, où la trace humaine réagit continuellement sur l'homme ; on ne fait pas autre chose d'un fauteuil ou d'un lit que de s'y conformer. L'opposition entre la chose et l'homme se trouve effacée. La chose n'est plus alors comme une matière à transformer, dont on fera nourriture, vêtement, abri, outil ; elle représente, au contraire, par sa forme, un rapport de l'homme à lui-même, enfin une invitation à penser. Telle est la différence entre un escalier et une échelle ; l'échelle n'est qu'un moyen ; l'escalier, surtout monumental, règle aussitôt l'action de l'homme selon la forme humaine, on dirait presque selon la majesté. Toute la demeure, voilà un beau mot, nous retient et nous dispose selon notre nature seulement. Un fauteuil est de cérémonie ; il n'invite point à ces mouvements de force et sans égards, par lesquels l'homme conquiert et broie. Les ornements, qui ajoutent d'autres formes à ces formes consacrées, ont certainement aussi pour effet de retenir et de composer l'homme. Il faut qu'il y ait un rapport caché entre la forme des meubles et le dessin, puisque partout nous voyons que le dessin s'ajoute à la forme comme pour avertir qu'il n'est pas question maintenant de détruire ni de transformer, mais au contraire, de se régler sur la chose. Toutefois je ne puis dire d'où vient cet impérieux avertissement du dessin. Ou peut-être faut-il considérer ici la ligne du



dessin, naturellement continue, mais qui aussi ramène à la chose, je dirais presque à l'intérieur de la chose, par cette obstination à en circonscrire l'extérieur. Et c'est pourquoi, sans doute, il n'est pas nécessaire que l'intérieur de la chose soit décrit par d'autres traits ; le contour suffit, et cette grande surface nue du papier exprime beaucoup par cette ligne sinueuse qui y ramène et y emprisonne l'attention. C'est dire que le dessin est un énergique appel à la fonction de contempler ; et cela n'est pas également vrai de tous les dessins, car l'Océan bien dessiné, ou le fleuve, nous emmènent en voyage ; mais il semble que le dessin d'ornement, qui est ce qui nous occupe ici, ait pour loi de fermer le passage à toute action, et de ramener à un objet qui, alors, n'a d'autre sens que cet avertissement même. Ce qui invite à considérer le monument, la maison ou le meuble non point comme des instruments, mais comme des choses qui ont en elles-mêmes leur fin. Toujours est-il que la demeure, par ces signes concordants, passe insensiblement au rang de l'œuvre. Vous apercevez aisément cette différence entre l'atelier secoué et marqué de travail, souillé de débris et de poussière, et la chambre à coucher où toutes les formes, au contraire, sont finies et consacrées, rappelant l'homme lui-même à sa forme naturelle.

Alain, *Les idées et les âges*, IV, 2.

### **Travail et œuvre : travail abstrait et travail concret ; valeur d'usage et valeur d'échange**

« Tout travail est pour une part dépense de force de travail humaine au sens physiologique, et c'est en cette qualité de travail humain identique, ou encore de travail abstraitement humain, qu'il constitue la valeur marchande. D'un autre côté, tout travail est dépense de force de travail humaine sous une forme particulière déterminée par une finalité, et c'est en cette qualité de travail utile concret qu'il produit des valeurs d'usage<sup>8</sup>. » Marx, *Le Capital*, I, 1, ch. 1, 2, PUF, p. 53.

Une note d'Engels dans la quatrième édition (1890) associe cette distinction à celle du travail (*labour*) et de l'œuvre (*work*) : « La langue anglaise présente l'avantage d'avoir deux mots différents pour ces deux aspects différents du travail : *work* pour le travail qui crée des valeurs d'usages et

---

<sup>8</sup> [Note à la deuxième édition]. A. Smith écrit, pour démontrer « que le travail et lui seul est la mesure définitive et réelle à laquelle on puisse comparer et estimer la valeur de toutes les marchandises de tous les temps » : « Des quantités égales de travail ont nécessairement, en tous temps et en tous lieux, la même valeur pour le travailleur. Dans son état de santé, de force et d'activité normal, et avec le niveau moyen d'habileté au travail qui peut être le sien, il doit en effet toujours céder la même portion de son repos, de sa liberté et de son bonheur ». (*Wealth of Nations*, Livre 1, chapitre 5) [GF, T. 2, p. 102]. D'une part, Smith confond ici (ce qui n'est pas le cas partout) la détermination de la valeur par le quantum de travail dépensé dans la production de la marchandise et la détermination des valeurs des marchandises par la valeur du travail, ce qui l'amène à tenter de prouver que des quantités égales de travail ont constamment la même valeur. D'un autre côté, il a l'intuition que dans la mesure où le travail s'expose dans la valeur des marchandises, il ne vaut que comme dépense de travail, mais il persiste à concevoir cette dépense uniquement comme sacrifice de repos, de liberté et de bonheur, et non pas également comme activité vitale normale <*normale Lebensätigung*>. Il est vrai qu'il a sous les yeux le travailleur salarié moderne. Son prédécesseur anonyme cité à la note 9 écrit avec beaucoup plus de pertinence : « Un homme a employé une semaine pour fabriquer tel objet dont le besoin existe... et celui qui lui donne en échange un autre objet ne peut apprécier avec plus de justesse ce qui en est l'équivalent exact en valeur qu'en calculant ce que lui coûte autant de travail et de temps. Ce qui revient à l'échange du travail qu'un homme emploie pendant un temps à un objet donné, contre le travail qu'un autre homme emploie pendant le même temps à un autre objet ». (*Some Thoughts on the Interest of Money in general*, etc. p. 39) — ([Ajout d'Engels dans la quatrième édition] « La langue anglaise présente l'avantage d'avoir deux mots différents pour ces deux aspects différents du travail <*Arbeit*> : *work* pour le travail qui crée des valeurs d'usage et est déterminé qualitativement, par opposition à *labour*, travail qui crée de la valeur et n'est mesuré que quantitativement. ». Voir la note sur ce point dans la traduction anglaise, p. 14.

est déterminé qualitativement, par opposition à *labour*, travail qui crée de la valeur et n'est mesuré que quantitativement. » (*Ibid.*, p. 53, note).

« La rationalisation économique du travail n'a pas consisté simplement à rendre plus méthodiques et mieux adaptées à leur but des activités productives préexistantes. Ce fut une révolution, une subversion du mode de vie, des valeurs, des rapports sociaux et à la nature, l'*invention* au plein sens du terme de quelque chose qui n'avait encore jamais existé. L'activité productive était coupée de son sens, de ses motivations et de son objet pour devenir le simple moyen de gagner un salaire. Elle cessait de faire partie de la vie pour devenir le moyen de « gagner sa vie ». Le temps de travail et le temps de vivre étaient disjoints ; le travail, ses outils, ses produits acquéraient une réalité séparée de celle du travailleur et relevaient de décisions étrangères. La satisfaction « d'œuvrer » en commun et le plaisir de « faire » étaient supprimés au profit des seules satisfactions que peut acheter l'argent. Autrement dit, le travail concret n'a pu être transformé en ce que Marx appellera le « travail abstrait » qu'en faisant naître à la place de l'ouvrier-producteur le travailleur-consommateur : c'est-à-dire l'individu social qui ne produit rien de ce qu'il consomme et ne consomme rien de ce qu'il produit ; pour qui le but essentiel du travail est de gagner de quoi acheter des marchandises produites et définies par la machine sociale dans son ensemble. » André Gorz, *Les métamorphoses du travail*, p. 44.

### **Fondement linguistique de la distinction du travail et de l'œuvre**

Arendt développe la distinction du travail et de l'œuvre, dans la *Condition de l'homme moderne* (chapitres III et IV), en s'appuyant sur une distinction linguistique que présentent « toutes les langues européennes » : « Ainsi le grec distingue *ponem* et *ergazesthai*, le latin *laborare* et *facere* ou *fabricari* (même racine), l'anglais *labour* et *work*, l'allemand *arbeiten* et *werken*. » (Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 124).

### **Marx et Hegel ont pensé le travail comme production (Herstellung)**

« L'essence du matérialisme ne consiste pas dans l'affirmation que tout n'est que matière, mais bien plutôt dans une détermination métaphysique selon laquelle tout étant apparaît comme matériel du travail (*als das Material der Arbeit erscheint*). Hegel a pensé à l'avance dans la *Phénoménologie de l'esprit* l'essence métaphysique et moderne du travail comme le processus s'organisant lui-même de la production (*Herstellung*) inconditionnée, c'est-à-dire comme l'objectivation du réel (*Vergegenständlichung des Wirklichen*) par l'homme, expérimenté lui-même comme subjectivité. L'essence du matérialisme se cèle dans l'essence de cette technique (*im Wesen der Technik*) sur laquelle, à vrai dire, on a beaucoup écrit mais peu pensé. » Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, Aubier, p. 103-105.

### **L'œuvre, à la différence du travail, s'exécute sous la conduite d'un modèle**

« L'œuvre factuelle de fabrication s'exécute sous la conduite d'un modèle conformément auquel l'objet est construit. Ce modèle peut être une image que contemplant les yeux de l'esprit ou un plan dans lequel une œuvre a déjà fourni à l'image un essai de matérialisation. Dans les deux cas, ce qui guide l'œuvre de fabrication est extérieur au fabricant et précède le processus factuel de l'œuvre, à peu près de la même façon que les contraintes du processus vital dans le travailleur précèdent le processus de travail. (Cette description est en contradiction flagrante avec les données de la psychologie moderne qui affirme généralement que les images mentales sont logées dans la tête des gens aussi sûrement que les tiraillements de la faim dans l'estomac. Cette subjectivisation de la science moderne, qui ne fait que refléter la subjectivisation plus radicale encore du monde moderne, se justifie dans ce cas du fait que l'œuvre s'exécute en majeure partie aujourd'hui dans le mode du travail, de sorte que l'ouvrier, même s'il y tenait, ne pourrait pas « travailler pour son œuvre plutôt que pour lui-même »<sup>9</sup>, et qu'il sert fréquemment à produire des

---

<sup>9</sup> 2. Yves Simon, *Trois leçons sur le travail*. Ce genre d'idéalisation est fréquent dans la pensée catholique de gauche ou libérale en France (cf. Jean Lacroix, « La Notion du travail », *la Vie*

[193] objets dont il ignore complètement la forme ultime(...).» Arendt, *Condition de l'homme moderne*, IV, 19, p. 192-193.

### Travail, œuvre et action

«Le travail est l'activité qui correspond au processus biologique du corps humain, dont la croissance spontanée, le métabolisme et éventuellement la corruption, sont liées aux productions élémentaires dont le travail nourrit ce processus vital. La condition humaine du travail est la vie elle-même.

L'œuvre est l'activité qui correspond à la non-naturalité de l'existence humaine, qui n'est pas incrustée dans l'espace, et dont la mortalité n'est pas compensée par l'éternel retour cyclique de l'espèce. L'œuvre fournit un monde « artificiel » d'objets, nettement différent de tout milieu naturel. C'est à l'intérieur de ses frontières que se loge chacune des vies individuelles, alors que ce monde lui-même est destiné à leur survivre et à les transcender toutes. La condition humaine de l'œuvre est l'appartenance-au-monde.

L'action, la seule activité qui mette directement en rapport les hommes, sans l'intermédiaire des objets, ni de la matière, correspond à la condition humaine de la pluralité, au fait que ce sont des hommes et non pas l'homme, qui vivent sur terre et habitent le monde. » H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, ch. 1, p. 41-42.

### Travail et Arbeit

« Si je n'ai pas voulu pendant si longtemps que l'on traduise *Der Arbeiter, Le Travailleur*, c'est d'abord à cause d'un problème de pure étymologie. *Arbeiter* vient d'*arbeo*, un mot gothique, « l'héritage » ; travailleur, cela vient de *tripalium*, un « instrument de torture ». Il y a dès l'origine un risque de contresens fondamental que la traduction ne pourrait qu'accroître. » E. Jünger, in J. Hervier, *Entretiens avec Ernst Jünger*, p. 121-122.

### Travail productif et travail improductif

#### La production : effectuation et révélation

«Le terme de production indique et l'effectuation de l'être (l'événement « se produit », une automobile « se produit ») et sa mise en lumière ou son exposition (un argument « se produit », un acteur « se produit »). L'ambiguïté de ce verbe traduit l'ambiguïté essentielle de l'opération par laquelle, à la fois, s'évertue l'être d'une entité et par laquelle il se révèle. » Lévinas, *Totalité et infini*, Le livre de poche, p. 11.

#### « La distinction entre travail productif et travail improductif contient, encore que de manière préjudicielle, la distinction plus fondamentale du travail et de l'œuvre. »

«La distinction entre travail productif et travail improductif contient, encore que de manière préjudicielle, la distinction plus fondamentale du travail et de l'œuvre. » Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 131.

« Comme ni Locke ni Smith ne s'occupent du travail en tant que tel, ils peuvent se permettre certaines distinctions qui, en fait, équivaldraient à une distinction de principe entre le travail et l'œuvre, n'était l'interprétation qui traite comme purement accessoires les caractères authentiques de l'activité de travail. Ainsi Smith nomme-t-il « travail improductif » toutes les activités liées à la consommation, comme s'il s'agissait d'un caractère accidentel et négligeable d'une chose qui aurait pour nature véritable d'être productive. » Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 149.

---

*intellectuelle*, juin 1952 ; et le P. dominicain M.-D. Chenu, « Pour une théologie du travail », *Esprit*, 1952 et 1955 : « Le travailleur travaille pour son œuvre plutôt que pour lui-même : loi de générosité métaphysique, qui définit l'activité laborieuse »).

### **Le travail improductif : son ouvrage s'évanouit au moment même qu'il est produit**

« Le travail de quelques-unes des classes les plus respectables de la société, de même que celui des domestiques, ne produit aucune valeur ; il ne se fixe ni ne se réalise sur aucun objet ou chose qui puisse se vendre, qui subsiste après la cessation du travail et qui puisse servir à procurer par la suite une pareille quantité de travail. (...) Quelques-unes des professions les plus graves et les plus importantes, quelques-unes des plus frivoles, doivent être rangées dans cette même classe : les ecclésiastiques, les gens de loi, les médecins et les gens de lettres de toute espèce, ainsi que les comédiens, les farceurs, les musiciens, les chanteurs, les danseurs d'Opéra, etc. Le travail de la plus vile de ces professions a sa valeur qui se règle sur les mêmes principes que toute autre sorte de travail ; et la plus noble et la plus utile ne produit par son travail rien avec quoi on puisse ensuite acheter ou faire une pareille quantité de travail. Leur ouvrage à tous, tel que la déclamation de l'acteur, le débit de l'orateur ou les accords du musicien, s'évanouit au moment même qu'il est produit. » Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, II, 3 (« Du travail productif et du travail non productif »)

### **Marx et Hegel ont pensé le travail comme production (Herstellung)**

« L'essence du matérialisme ne consiste pas dans l'affirmation que tout n'est que matière, mais bien plutôt dans une détermination métaphysique selon laquelle tout étant apparaît comme matériel du travail (*als das Material der Arbeit erscheint*). Hegel a pensé à l'avance dans la *Phénoménologie de l'esprit* l'essence métaphysique et moderne du travail comme le processus s'organisant lui-même de la production (*Herstellung*) inconditionnée, c'est-à-dire comme l'objectivation du réel (*Vergegenständlichung des Wirklichen*) par l'homme, expérimenté lui-même comme subjectivité. L'essence du matérialisme se cèle dans l'essence de cette technique (*im Wesen der Technik*) sur laquelle, à vrai dire, on a beaucoup écrit mais peu pensé. » Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, Aubier, p. 103-105.

## **Nécessité du travail**

### **Le travail est une « nécessité naturelle éternelle »**

« La valeur d'usage de toute marchandise recèle une activité productive adéquate à une finalité déterminée, appelée encore travail utile. (...) L'habit (...) se moque pas mal d'être porté par le tailleur ou par son client. Dans les deux cas, il fonctionne comme valeur d'usage. De la même façon, le rapport entre l'habit et le travail qui le produit n'est pas le moins du monde modifié en lui-même par le fait que ce travail de tailleur devienne une profession particulière, un élément autonome de la division sociale du travail. Pendant des millénaires, chaque fois qu'il y a été contraint par le besoin d'un vêtement, l'homme a taillé et cousu, bien avant qu'un homme devienne tailleur. Mais l'existence de l'habit, de la toile et de tout élément de la richesse matérielle non présent dans la nature, a toujours requis la médiation nécessaire d'une activité productive adéquate spéciale qui assimile les matériaux naturels particuliers à des besoins humains particuliers. C'est pourquoi le travail, en tant que formateur de valeurs d'usage, en tant que travail utile, est pour l'homme une condition d'existence indépendante de toutes les formes de société, une nécessité naturelle éternelle, médiation indispensable au métabolisme (*Stoffwechsel*) qui se produit entre l'homme et la nature, et donc à la vie humaine. » Marx, *Le Capital*, I, première section, I, 2, PUF, p. 48.

### **Le travail fait partie des limites a priori qui définissent la condition humaine**

« S'il est impossible de trouver en chaque homme une essence universelle qui serait la nature humaine, il existe pourtant une universalité humaine de *condition*. Ce n'est pas par hasard que les penseurs d'aujourd'hui parlent plus volontiers de la condition de l'homme que de sa nature. Par condition ils entendent avec plus ou moins de clarté l'ensemble des *limites a priori* qui esquissent sa

situation fondamentale dans l'univers. Les situations historiques varient : l'homme peut naître esclave dans une société païenne ou seigneur féodal ou prolétaire. Ce qui ne varie pas, c'est la nécessité pour lui d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu d'autres et d'y être mortel. » Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Folio essais, p. 60.

### L'homme voué au travail (mythe de Prométhée)

« L'homme est le seul animal qui doit travailler » Kant, *Réflexion sur l'éducation*, Vrin, p. 110

« *La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'ordonnance mécanique de son existence animale, et qu'il ne prenne part à aucune autre félicité ou perfection que celles qu'il s'est lui-même créées, indépendamment de l'instinct, par sa propre raison.* La nature, en effet, ne fait rien de superflu, et elle n'est pas prodigue dans l'usage des moyens pour atteindre des buts. En donnant à l'homme la raison ainsi que la liberté du vouloir qui se fonde sur elle, elle indiqua déjà clairement son dessein en ce qui concerne la dotation de l'homme. Il ne devait pas en effet être guidé par l'instinct, ni non plus être instruit et pris en charge par une connaissance innée ; il devait bien plutôt tirer tout de lui-même. La découverte de ses moyens de subsistance, son habillement, sa sécurité et sa défense extérieures (pour lesquelles elle ne lui donna ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement des mains), tout divertissement qui peut rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence, et jusqu'à la bonté de son vouloir, devaient être entièrement son œuvre propre (*sein eigen Werk*<sup>10</sup>) » Kant, *Idée d'une histoire universelle*, Troisième proposition.

Cette nécessité, pour l'homme, de n'atteindre sa destination que par son travail propre, est, du même coup, la nécessité de ne l'atteindre que par sa volonté : « Les animaux remplissent d'eux-mêmes leur destination et sans la connaître. Seul l'homme doit chercher à l'atteindre et cela ne peut se faire s'il ne possède pas un **concept** de sa destination » (*Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 76 ; cf. *CFJ*, § 10 : « La faculté de désirer, dans la mesure où elle peut être déterminée à agir seulement par des concepts, c'est-à-dire conformément à la représentation d'une fin, ce serait la **volonté** ».

« En un mot, tous les animaux sont achevés et parfaits, l'homme est seulement indiqué, esquissé... Tout animal *est*, ce qu'il est ; l'homme seul originairement n'est rien. Il doit devenir ce qu'il doit être ; et puisqu'il doit être un être pour soi, il doit le devenir par lui-même. La nature a achevé toutes ses œuvres ; mais elle a abandonné l'homme et l'a remis à lui-même » Fichte, *Grundlage der Naturrecht*, *SW* III, p. 79-80 (trad. Philonenko, in Kant, *Réflexion sur l'éducation*, p. 70). On voit par là que l'homme, comme tel, n'est pas l'élève de la nature et qu'il ne doit pas non plus l'être. Si l'homme est un animal, alors il s'agit d'un animal extrêmement imparfait et précisément pour cette raison, ce n'est pas un animal » (*Ibid.*, p. 81-82).

### La malédiction du travail (mythe de la Chute)

#### Le travail est, tout autant que le résultat de la scission, l'action de la surmonter

« Puis vient ensuite la malédiction – comme il est dit – que Dieu a jetée sur l'homme. Ce qui est mis en évidence en elle se rapporte principalement à l'opposition entre l'homme et la nature. L'homme doit travailler à la sueur de son front et la femme doit enfanter dans la douleur. Pour ce qui concerne, à ce propos, plus précisément le travail, celui-ci est, tout autant que le résultat de la scission, aussi l'action de la surmonter. L'animal trouve-là immédiatement ce qu'il utilise pour la satisfaction de ses besoins ; l'homme, au contraire, se rapporte aux moyens destinés à la satisfaction de ses besoins comme à quelque chose de produit et formé grâce à lui. Même dans cette extériorité l'homme se rapporte ainsi à lui-même. » Hegel, *Encyclopédie*, I. *Science de la logique*, 3e additif du § 23, Vrin, p. 482.

---

<sup>10</sup> On pourrait aussi traduire « son travail », comme le note Philonenko, Préface de Kant, *Réflexions sur l'éducation*, p. 38.



### Ce n'est pas au travail que l'homme est condamné, mais seulement à la peine du travail

« Nulle part dans l'Ancien Testament la mort n'est le « salaire du péché ». Et la malédiction qui chassa l'homme du paradis ne lui donna pas pour châtement le travail et la naissance : elle fit seulement que le travail devint pénible et que la femme enfanta dans la douleur. D'après la *Genèse*, l'homme (*adam*) avait été créé pour veiller sur la terre (*adamah*), comme l'indique son nom, forme masculine du mot « terre » (*Genèse*, 2 : 5-15). « Et *Adam* ne devait pas labourer l'*adamah*... Et lui, Dieu, créa Adam de la poussière de l'*adamah*... Lui, Dieu, prit Adam et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder » (je suis la traduction de Martin Buber et Franz Rosenzweig, *Die Schrift*, Berlin). Le mot pour « labourer » qui plus tard signifia travailler, *leawod*, a le sens de « servir ». La malédiction (3, 17-19) n'emploie pas ce mot, mais le sens est clair : le service pour lequel fut créé l'homme devient servitude. La malédiction est généralement mal comprise, parce qu'on l'interprète inconsciemment à la lumière des idées grecques. Les auteurs catholiques évitent d'ordinaire cette erreur. Voir par exemple Jacques Leclercq, *Leçons de droit naturel*, vol. IV, 2e partie, « Travail, propriété », 1946, p. 31 : « La peine du travail est le résultat du péché originel... L'homme non déchu eut travaillé dans la joie, mais il eut travaillé » ; ou Jean-Christophe Nattermann, *Die moderne Arbeit soziologisch und theologisch betrachtet* (1953), p. 9. Il est intéressant dans ce contexte de comparer la malédiction de l'Ancien Testament avec l'explication apparemment semblable de la peine du travail dans Hésiode. Hésiode dit que les dieux, pour châtier l'homme, lui dérobèrent la vie de sorte qu'il dut la chercher, alors qu'auparavant il n'avait, paraît-il, qu'à cueillir les fruits des champs et des arbres. La malédiction consiste ici non seulement dans la dureté du travail mais dans le travail lui-même. » H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, III, p. 154, note.

### L'homme est destiné par la nature à être le produit de son travail

« La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même ce qui va au-delà de l'agencement mécanique de son existence animale, et qu'il ne participe à aucune autre félicité ou à aucune autre perfection, que celles qu'il s'est procurées lui-même par la raison, en tant qu'affranchi de l'instinct. La nature, en effet, ne fait rien de superflu et elle n'est pas prodigue dans l'usage des moyens pour atteindre ses fins. Qu'elle ait donné à l'homme la raison et la liberté du vouloir qui se fonde sur elle, c'était déjà l'indication de son intention en ce qui concerne la dotation de l'homme. Ce dernier ne devait dès lors ni être conduit par l'instinct, ni être pourvu et informé par une connaissance innée. Il devait bien plutôt tout tirer de lui-même. L'invention des moyens de se nourrir, de s'abriter, d'assurer sa sécurité et sa défense (pour lesquelles la nature ne lui a donné ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement les mains), tous les divertissements, qui peuvent rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence et même la bonté de la volonté, tout cela devait entièrement être son propre ouvrage <*sein eigen Werk*>. La nature semble ici s'être complue dans sa plus grande économie et elle a mesuré au plus juste, avec beaucoup de parcimonie, sa dotation animale pour le besoin [pourtant] extrême d'une existence commençante ; comme si elle avait voulu que l'homme, quand il se serait hissé de la plus grande inculture à la plus grande habileté, à la perfection intérieure du mode de penser, et par là (autant qu'il est possible sur terre) à la félicité, en eût ainsi le plein mérite, et n'en fût redevable qu'à lui-même ; comme si également elle avait eu plus à cœur l'estime de soi d'un être raisonnable que le bien-être. Car il y a dans le cours des affaires humaines une foule de peines qui attendent l'homme. Il semble pour cette raison que la nature n'ait rien fait du tout pour qu'il vive bien, [qu'elle ait] au contraire [fait tout] pour qu'il travaille <*hervorarbeite*> à aller largement au-delà de lui-même, pour se rendre digne, par sa conduite, de la vie et du bien-être. Il reste en tout cas à ce sujet de quoi surprendre désagréablement : les générations antérieures ne paraissent s'être livré à leur pénible besogne qu'à cause des générations ultérieures, pour leur préparer le niveau à partir duquel ces dernières pourront ériger l'édifice dont la nature a le dessein, et donc pour que seules ces générations ultérieures aient la chance d'habiter le bâtiment auquel la longue suite de leurs ancêtres (à vrai dire, sans doute, sans intention) a travaillé <*gearbeitet hatten*> sans pouvoir prendre part eux-mêmes au



bonheur qu'ils préparaient. Mais aussi énigmatique que cela soit, c'est pourtant vraiment nécessaire si l'on admet qu'une espèce animale doit avoir la raison et, comme classe d'être raisonnables, qui sont tous mortels mais dont l'espèce est immortelle, doit tout de même parvenir au développement complet de ses dispositions. » Kant, *Idée d'une histoire universelle*, 3<sup>e</sup> proposition. « L'homme veut vivre à son aise et plaisamment, mais la nature veut qu'il soit dans l'obligation de se précipiter hors de son indolence et de sa tempérance inactive dans le travail <Arbeit> et les efforts, pour aussi, en revanche, trouver en retour le moyen de s'en délivrer intelligemment. » Kant, *Idée d'une histoire universelle*, 4<sup>e</sup> proposition.

### L'homme créé par le travail

« On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion et par tout ce qu'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à *produire* leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence même de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même.

La façon dont les hommes produisent leurs moyens d'existence dépend d'abord de la nature des moyens d'existence déjà donnés et qu'il leur faut reproduire. Il ne faut pas considérer ce mode de production de ce seul point de vue, à savoir qu'il est la reproduction de l'existence physique des individus. Il représente plutôt déjà un mode déterminé de l'activité de ces individus, une façon déterminée de manifester leur vie, *un mode de vie* déterminé. La façon dont les individus manifestent leur vie reflète très exactement ce qu'ils sont. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien qu'avec *ce qu'ils produisent*, qu'avec la *façon dont ils le produisent*. »

Marx, Engels, *L'Idéologie allemande* (1845).

L'homme, créé par le travail selon Marx : voir Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 130-131.

Marx attribue cette thèse à Hegel. On la trouve aussi chez Ruge : « Nous savons désormais qu'aucun travail ne déshonore, que seul le travail peut promouvoir et émanciper l'humanité ; et Hegel a lui-même montré comment, par son travail, l'esclave devient maître de son maître. Pour ennoblir le travail, il suffit d'en développer le concept et de constater ce qu'est et ce qu'accomplit le travail. Tous les jours, il recrée l'humanité » Il est un Dieu qui s'enfante lui-même, il fait « de l'homme un homme » (A. Ruge, *Aus früherer Zeit*, vol. IV, p. 84 sq. ; résumé dans Löwith, *De Hegel à Nietzsche*, Tel Gallimard, p. 328-330). Le travail est le « père de l'homme » (*Ibid.* p. 360).

La nature a voulu que l'homme « tire tout de lui-même » : « La découverte de ses moyens de subsistance, son habillement, sa sécurité et sa défense extérieure (pour lesquelles elle ne lui donna ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement des mains), tout divertissement qui peut rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence, et jusqu'à la bonté de son vouloir, devaient être entièrement son œuvre (*Werk*) propre » Kant, *Idée d'une histoire universelle*, 3<sup>e</sup> proposition. La nature a voulu « qu'il soit obligé de sortir de son indolence et de sa frugalité inactive pour se jeter dans le travail et les peines afin d'y trouver, il est vrai, des moyens de s'en délivrer en retour par la prudence (*küliglich*) » (4<sup>e</sup> proposition).

### L'homme travaille parce qu'il lui revient de faire son existence, de la produire et de la reproduire en permanence par une praxis consciente

« Le mouvement de la vie humaine est une *praxis* en ce sens précis que c'est à l'homme lui-même qu'il revient de *faire (tun)* son existence : elle est pour lui une tâche à appréhender et à accomplir. De façon permanente, il a à *faire avancer (Geschehen-machen)* sa vie alors que, par exemple, l'existence de l'animal est simple et consiste à *laisser advenir (Geschehen-lassen)* même quand il « fait » quelque chose, construit son nid, repousse un agresseur, cherche sa nourriture. Cette pratique est dans sa totalité « biologiquement sanctionnée », d'après l'expression pertinente de Wexberg. Devant son existence, l'animal n'est pas confronté à une tâche qu'il aurait à accomplir par son être. L'homme, en revanche, se trouve toujours vis-à-vis de lui-même et de son univers, confronté à une situation qui n'est pas, dès l'abord, immédiatement, sienne. Ne pouvant, ainsi, laisser advenir (*Geschehen-*

*lassen*) son existence, il doit s'approprier toute situation en recourant à sa propre « médiation ». Ce processus de médiation est appelé production et reproduction (expression délestée depuis Marx de son sens ontologique originel et restreinte à la sphère économique). Production et reproduction ne visent nullement le seul mouvement l'« existence matérielle » au sein de la pratique économique, mais la façon dont est assumée et produite (*Geschehen-machen*) l'existence humaine comme un tout : appropriation, dépassement (*Aufhebung*), transformation, promotion de l'existence dans toutes ses sphères — la situation donnée du « monde » qui est notre vis-à-vis immédiat, comme de notre existence même au sein de cette situation —, mouvement de progression et de production permanentes de l'existence et de son univers (sous son aspect « matériel » comme sous son aspect « vital » ou « spirituel »). Cette pratique est, chez l'homme, essentiellement une pratique consciente (*wissendes Tun*), visant sciemment son « but » — cette production permanente s'y conformant et s'y mesurant —, une pratique orientée par rapport à des fins (*zweckmäßiges Tun*).

C'est cette pratique médiatrice et consciente, cette production et reproduction permanente de l'existence humaine (par opposition au laisser-advvenir immédiat de l'existence animale, par exemple) qui est la base du *travail*. » Marcuse, « Les fondements philosophiques du concept économique de travail », dans *Culture et société*, Minuit, 1970, p. 34.

### Les enfants doivent apprendre à travailler car l'homme est voué au travail

« Il est de la plus grande importance d'apprendre aux enfants à travailler. L'homme est le seul animal qui soit voué au travail <*das arbeiten muss*>. Il lui faut d'abord beaucoup de préparation pour en venir à jouir de ce qui est nécessaire à sa conservation. La question de savoir si le Ciel ne se serait pas montré beaucoup plus bienveillant à notre égard, en nous offrant toutes choses déjà préparées, de telle sorte que nous n'aurions plus besoin de travailler, cette question doit certainement être résolue négativement, car il faut à l'homme des occupations, même de celles qui supposent une certaine contrainte. Il est tout aussi faux de s'imaginer que, si Adam et Ève étaient restés dans le paradis, ils n'eussent fait autre chose que demeurer assis ensemble, chanter des chants pastoraux et contempler la beauté de la nature. L'oisiveté eût fait leur tourment tout aussi bien que celui des autres hommes.

Il faut que l'homme soit occupé de telle sorte que, tout rempli du but qu'il a devant les yeux, il ne se sente pas lui-même <*er sich gar nicht fühlt*>, et le meilleur repos pour lui est celui qui suit le travail. On doit donc accoutumer l'enfant à travailler. Et où le penchant au travail peut-il être mieux cultivé que dans l'école? L'école est une culture forcée. C'est rendre à l'enfant un très mauvais service que de l'accoutumer à tout regarder comme un jeu. Il faut sans doute qu'il ait ses moments de récréation, mais il faut aussi qu'il ait ses moments de travail. S'il n'aperçoit pas d'abord l'utilité de cette contrainte, il la reconnaîtra plus tard. Ce serait en général donner aux enfants des habitudes de curiosité indiscreète, que le vouloir toujours répondre à leurs questions : Pourquoi cela ? A quoi bon ? L'éducation doit être forcée, mais cela ne veut pas dire qu'elle doive traiter les enfants comme des esclaves. » Kant, *Traité de pédagogie*, traduction Barni [*Über Pädagogik*, AK., IX, 471-472].

### L'homme est le seul animal qui doit travailler : nécessité morale (éviter l'ennui) plus que physique ; travail nécessaire au bonheur.

« Elle [la culture du sentiment de plaisir et de peine] doit être négative, mais le sentiment lui-même ne doit pas être amoïli. Le penchant à la mollesse est pour l'homme **le plus funeste de tous les maux de la vie**. Il est donc extrêmement important que l'enfant apprenne dès sa prime jeunesse à travailler » Kant, *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 120. Est-ce parce que la mollesse du sentiment conduit à l'ennui ? Cf. *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 110-111 : « Il est de la plus haute importance que les enfants apprennent à travailler. L'homme est le seul animal qui doit travailler. Il lui faut d'abord beaucoup de préparation pour en venir à jouir de ce qui est supposé par sa conservation. La question de savoir si le Ciel n'aurait pas pris soin de nous avec plus de

bienveillance, en nous offrant toutes les choses déjà préparées, de telle sorte que nous ne serions pas obligés de travailler, doit assurément recevoir une réponse négative : l'homme, en effet, a besoin d'occupations et même de celles qui impliquent une certaine contrainte. Il est tout aussi faux de s'imaginer que si Adam et Eve étaient restés au Paradis, ils n'auraient rien fait d'autre que d'être assis ensemble, chanter des chants pastoraux, et contempler la beauté de la nature. **L'ennui les eût torturés** tout aussi bien que d'autres hommes dans une situation semblable. »

« C'est seulement en meublant le temps par des occupations dont le développement suit un plan et atteint la fin importante qu'on s'est proposé (*vitam expendere factis*) que l'on peut être heureux de sa propre vie et parvenir de par ce fait même à être satisfait de la vie : plus tu as pensé et plus tu as agi, plus longtemps (même dans ta propre imagination) tu as vécu » Kant, *Anthropologie*, p. 96. Philonenko commente : « La meilleure façon de jouir de la vie est aux yeux de Kant le travail. Le travail, en effet, n'est pas une délivrance superficielle comme les distractions qui, ainsi que nous l'enseignent Platon, Saint Augustin, Pascal, se renouvellent indéfiniment, toujours un peu plus vides ; c'est une délivrance profonde qui réalise l'homme, lui permet de s'épanouir en sa liberté, qui l'arrache à l'ennui pour le conduire à saisir profondément l'intérêt pratique, qui vivifie sa raison, et enfin le mène à la joie » Philonenko, Préface de Kant, *Réflexions sur l'éducation*, p. 41.

Mais on pourrait aussi voir dans le travail une simple figure de plus du divertissement, dont la différence avec les distractions ne serait que de degré : « Il faut travailler, sinon par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser. » Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*

« Il faut travailler, travailler. Si nous ne sommes pas gais, si nous voyons la vie en noir, c'est que nous ne savons pas ce qu'est le travail. Nous sommes issus de gens qui méprisaient le travail. » Tchekhov, *Les trois sœurs*.

### Plus la vie de l'homme est basse, moins elle implique la nécessité de travailler

« Plus la vie de l'homme est basse, moins elle implique de nécessité de travailler ; plus elle est haute, plus cette nécessité s'impose. Le devoir de travailler pour vivre est l'expression de l'humain universel — et cela entre autres parce qu'il manifeste la liberté de l'homme. Par le travail, l'homme se libère, par le travail il se fait maître de la nature ; par le travail, il montre qu'il est plus que la nature » Kierkegaard, cité par Löwith, *HN*, 343.

### Le travail humain ne dépend pas du besoin physique immédiat

« Par la production pratique d'un *monde objectif*, l'*élaboration* de la nature non-organique, l'homme fait ses preuves en tant qu'être générique conscient, c'est-à-dire en tant qu'être qui se comporte à l'égard du genre comme à l'égard de sa propre essence, ou à l'égard de soi comme être générique. Certes, l'animal aussi produit. Il se construit un nid, des habitations, comme l'abeille, le castor, la fourmi, etc. Mais il produit seulement ce dont il a immédiatement besoin pour lui ou pour son petit ; il produit d'une façon unilatérale, tandis que l'homme produit d'une façon universelle ; il ne produit que sous l'empire du besoin physique immédiat, tandis que l'homme produit même libéré du besoin physique et ne produit vraiment que lorsqu'il en est libéré ; l'animal ne se produit que lui-même, tandis que l'homme reproduit toute la nature ; le produit de l'animal fait directement partie de son corps physique, tandis que l'homme affronte librement son produit. L'animal ne façonne qu'à la mesure et selon les besoins de l'espèce à laquelle il appartient, tandis que l'homme sait produire à la mesure de toute l'espèce et sait appliquer partout à l'objet sa nature inhérente ; l'homme façonne donc aussi selon les lois de la beauté.

C'est précisément dans le fait d'élaborer le monde objectif que l'homme commence donc à faire réellement ses preuves d'être générique. Cette production est sa vie générique active. Grâce à cette production, la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité. L'objet du travail est donc l'*objectivation de la vie générique de l'homme* : car celui-ci ne se double pas lui-même d'une façon seulement intellectuelle, comme c'est le cas dans la conscience, mais activement, réellement, et il se contemple donc lui-même dans un monde qu'il a créé. Donc, tandis que le travail aliéné arrache à l'homme l'objet de sa production, il lui arrache sa *vie générique*, sa véritable objectivité

générique, et il transforme l'avantage que l'homme a sur l'animal en ce désavantage que son corps non-organique, la nature, lui est dérobée. » Marx, *Manuscrits de 44*, Éditions sociales, p. 63-64.

### Un monde sans travail ?

« Il est au fond oiseux de se demander si on peut imaginer un monde où le travail n'est pas nécessaire, puisque cette question ne s'occupe pas de la réalité donnée, mais d'une réalité fictive. Toutefois, c'est toujours une tentative pour amoindrir la conception éthique. Car, si le fait de ne pas avoir besoin de travailler signifiait une perfection de l'existence, la vie de celui qui n'en a pas besoin serait la plus parfaite. Alors on ne pourrait parler d'un devoir du travail qu'au sens d'une stricte nécessité. Le devoir exprimerait alors, non pas ce qui est commun au genre humain, mais le général, et le devoir ne serait pas ici l'expression du parfait. Aussi je répondrais qu'il faudrait considérer comme une imperfection de l'existence le fait pour un homme de ne pas avoir besoin de travailler. Plus le degré est bas où la vie humaine se trouve, moins s'affirme la nécessité de travailler ; plus il est haut, plus il se signale. Le devoir de travailler pour vivre exprime ce qui est commun au genre humain et exprime aussi, en un autre sens, le général, parce qu'il exprime la liberté. L'homme se libère justement en travaillant, — en travaillant il devient maître de la nature, et montre qu'il est supérieur à la nature » Kierkegaard, *Ou bien...*, p.555-556.

### Se libérer du travail ?

« Le domaine de la liberté commence seulement là où cesse le travail qui est déterminé par la nécessité et la finalité extérieure ; d'après sa nature, ce domaine se situe donc au-delà de la sphère de la production à proprement parler matérielle. Comme le sauvage doit lutter avec la nature pour satisfaire ses besoins, pour continuer et produire sa vie, de même l'homme civilisé y est obligé et il l'est dans toutes les formes de la société et dans toutes les manières possibles de la production. A mesure qu'il se développe, le domaine de la nécessité de la nature s'élargit, parce que les besoins augmentent ; mais en même temps croissent les forces productives qui les satisfont. La liberté dans ce domaine ne peut donc consister qu'en ceci : l'homme socialisé, les producteurs associés règlent rationnellement ce métabolisme (*Stoffwechsel*) entre eux et la nature, le soumettant à leur contrôle commun au lieu d'être dominés par lui par une force aveugle ; ils l'accomplissent avec la moindre dépense d'énergie possible et sous les conditions qui sont les plus dignes de leur nature humaine et qui y sont les plus adéquates. Néanmoins, cela reste toujours un domaine de la nécessité. C'est au-delà que commence ce développement des forces humaines qui est à lui-même son propre but, qui constitue le véritable domaine de la liberté, mais qui ne peut éclore que sur la base de cet empire de la nécessité. La réduction de la journée de travail est la condition fondamentale. »

MARX, *Le Capital*, Livre III, 2<sup>e</sup> partie, chap. 48.

## Valeur du travail

### Malédiction

*Genèse*, III, 17 et sq. « La terre sera maudite, [...] vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de peine. [...] Vous mangerez du pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce vous retourniez à la terre dont vous avez été tirés ».

« Hésiode distingue le travail et l'œuvre (*ponos* et *ergon*) ; l'œuvre est due à Eris, déesse de la lutte salutaire (*Les travaux et les jours*, 20-26), le travail comme tous les maux est sorti de la boîte de Pandore (90 sq.), c'est un châtement de Zeus que Prométhée, « le rusé », a trompé. Depuis lors, « les dieux ont caché la vie aux hommes (42 sq.), ils ont maudit « les hommes mangeurs de pain » (82). » Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 127, note 1.

## Sacrifice

### Sacrifice du repos, de la liberté et du bonheur

« Des quantités égales de travail doivent être, dans tous les temps et dans tous les lieux, d'une valeur égale pour le travailleur. Dans son état habituel de santé, de force et d'activité, et d'après le degré ordinaire d'habileté ou de dextérité qu'il peut avoir, il faut toujours qu'il sacrifie la même portion de son repos, de sa liberté, de son bonheur. Quelle que soit la quantité de denrées qu'il reçoive en récompense de son travail, le prix qu'il paye est toujours le même. Ce prix, à la vérité, peut acheter tantôt une plus grande, tantôt une moindre quantité de ces denrées, mais c'est la valeur de celles-ci qui varie, et non celle du travail qui les achète. En tous temps et en tous lieux, ce qui est difficile à obtenir ou ce qui coûte beaucoup de travail à acquérir est *cher*, et ce qu'on peut se procurer aisément ou avec peu de travail est à *bon marché*.

Ainsi, le travail, ne variant jamais dans sa valeur propre, est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir, dans tous les temps et dans tous les lieux, à apprécier et à comparer la valeur de toutes les marchandises. Il est leur *prix réel* ; l'argent n'est que leur *prix nominal*. » Adam Smith, *La richesse des nations*, I, 5 (« Du prix réel et du prix nominal des marchandises, ou de leur prix en travail et de leur prix en argent »), GF, I, p. 102.

Cité et commenté par Marx, *Grundrisse*, VI, 17, Éditions sociales, II, p. 101. Cf. aussi *Le Capital*, I, ch. 1, PUF, p. 53, note.

### Dignité du travail

« C'est pure invention d'affirmer que le travail ait par exemple dans le Nouveau Testament acquis une dignité nouvelle » Max Weber, cité par Löwith, *HN*, 319. Ce ne fut que le protestantisme qui conféra au travail une valeur chrétienne.

Beauté du travail : Kierkegaard, *Ou bien...*, p 556.

Héroïsme du travail : Kierkegaard, *Ou bien...*, p 557.

### Devoir de travailler

« Celui qui mange dans l'oisiveté *ce qu'il n'a pas gagné lui-même* le vole, [...] il ne diffère guère à mes yeux du *brigand* qui vit aux dépens des passants. Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a le droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon. » Rousseau, *Émile*, G.F., p.253.

« C'est le devoir de tout homme de travailler pour vivre » Kierkegaard, *Ou bien...*, p. 554. C'est en même temps pour l'homme une perfection (p. 555).

### Glorification du travail : peur de l'individuel

« Dans la glorification du « travail », dans les infatigables discours sur la « bénédiction du travail », je vois la même arrière pensée que dans les louanges adressées aux actes impersonnels et utiles à tous : à savoir la peur de tout ce qui est individuel. Au fond, ce qu'on sent aujourd'hui, à la vue du travail – on vise toujours sous ce nom le dur labeur du matin au soir – , qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car il consume une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine, il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité : et l'on adore aujourd'hui la sécurité comme la divinité suprême. – Et puis ! épouvante ! Le « travailleur », justement, est devenu dangereux ! Le monde fourmille d'« individus dangereux » ! Et derrière eux, le danger des dangers – *l'individuum* ! » Nietzsche, *Aurore*, § 173



## Le mépris du travail est l'expression du mépris de la vie lorsqu'elle n'est pas utilisée comme moyen pour parvenir à l'éternité

« Derrière le mépris du travail, qui est lié à l'être vivant en tant que tel, se dissimule le mépris de la vie qui n'apparaît justifiée que lorsqu'elle sert un « but supérieur ». Ce but supérieur est en vérité ce qui *dure*, ce qui, à l'origine, survit à l'activité elle-même, l'objet fabriqué. Ensuite 1. ce qui survit à l'individu lui-même, et jouit donc d'une relative éternité, ce qui survit à l'usage, l'œuvre d'art ; et 2. ce qui tout simplement survit à tout, même à la vie du genre humain, donc les idées éternelles ou Dieu. Le mépris du travail est l'expression du mépris de la vie lorsqu'elle n'est pas utilisée comme moyen pour parvenir à l'éternité. » Arendt, *Journal de pensée*, mai 1953, XV, [31].

### Travail et vertu

Hésiode, *Les travaux et les jours*, 298-316. Cf. aussi 471-472 : le travail est le premier des biens.

Aristote, *Politique*, III, 1278a : « Il n'est pas possible de se livrer à la pratique de la vertu quand on mène une vie d'ouvrier ou d'homme de peine ».

Marc Aurèle, *Pensées*, V, 1

V. Hugo, *Les Misérables*, 4<sup>e</sup> partie, Livre IV, ch.2

Sur le travail dans l'éthique protestante, voir, outre le livre de Weber, Marx, *Œuvres*, I, p. 388-389 ; cf. aussi *Capital*, I, 7, ch. XXIV, III, p.1097.

### Le libre arbitre et la responsabilité, résultats du « prodigieux travail de la moralité des mœurs »

« Cet animal nécessairement oublieux, pour qui l'oubli est une force et la manifestation d'une santé *robuste* s'est créé une faculté contraire, la mémoire, par quoi, dans certains cas, il tiendra l'oubli en échec, — à savoir dans les cas où il s'agit de promettre : il ne s'agit donc nullement de l'impossibilité purement passive de se soustraire à l'impression une fois reçue, ou du malaise que cause une parole une fois engagée et dont on n'arrive pas à se débarrasser, mais bien de la volonté *active* de garder une impression, d'une continuité dans le vouloir, d'une véritable *mémoire de la volonté* : de sorte que, entre le primitif « je ferai » et la décharge de volonté proprement dite, l'accomplissement de l'*acte*, tout un monde de choses nouvelles et étrangères, de circonstances et même d'actes de volonté, peut se placer sans inconvénient et sans qu'on doive craindre de voir céder sous l'effort cette longue chaîne de volonté. Mais combien tout cela fait supposer de choses ! Combien l'homme, pour pouvoir ainsi disposer de l'avenir, a dû apprendre à séparer le nécessaire de l'accidentel, à pénétrer la causalité, à anticiper et à prévoir ce que cache le lointain, à savoir disposer ses calculs avec certitude, de façon à discerner le but du moyen, — et jusqu'à quel point l'homme lui-même a dû commencer par devenir *appréciable, régulier, nécessaire*, pour les autres comme pour lui-même et ses propres représentations, pour pouvoir enfin répondre de sa personne *en tant qu'avenir*, ainsi que le fait celui qui se lie par une promesse ! [§2] C'est là précisément la longue histoire de l'origine de la *responsabilité*. Cette tâche d'élever et de discipliner un animal qui puisse faire des promesses a pour condition préalable, ainsi que nous l'avons déjà vu, une autre tâche : celle de *rendre* d'abord l'homme déterminé et uniforme jusqu'à un certain point, semblable parmi ses semblables, régulier et, par conséquent, appréciable. Le prodigieux travail de ce que j'ai appelé la « moralité des mœurs » (cf. *Aurore*, aph. 9, 14, 16) — le véritable travail de l'homme sur lui-même pendant la plus longue période de l'espèce humaine, tout son travail *préhistorique*, prend ici sa signification et reçoit sa grande justification, quel que soit d'ailleurs le degré de cruauté, de tyrannie, de stupidité et d'idiotie qui lui est propre : ce n'est que par la moralité des mœurs et la camisole de force sociale que l'homme est *devenu* réellement appréciable. Plaçons-nous par contre au bout de l'énorme processus, à l'endroit où l'arbre mûrit enfin ses fruits, où la société et sa moralité des mœurs présentent enfin au jour ce pour quoi elles n'étaient que moyens : et nous trouverons que le fruit le plus mûr de l'arbre est l'*individu souverain*, l'individu qui n'est semblable qu'à lui-même, l'individu affranchi de la moralité des mœurs, l'individu autonome et supramoral (car « autonome » et « moral » s'excluent), bref l'homme à la



volonté propre, indépendante et persistante, l'homme qui *peut promettre*, — celui qui possède en lui-même la conscience fière et vibrante de ce qu'il a enfin atteint par là, de ce qui s'est incorporé en lui, une véritable conscience de la liberté et de la puissance, enfin le sentiment d'être arrivé à la perfection de l'homme. Cet homme affranchi qui *peut* vraiment promettre, ce maître du *libre* arbitre, ce souverain — comment ne saurait-il pas quelle supériorité lui est ainsi assurée sur tout ce qui ne peut pas promettre et répondre de soi, quelle confiance, quelle crainte, quel respect il inspire — il « mérite » tout cela — et qu'avec ce pouvoir sur lui-même, le pouvoir sur les circonstances, sur la nature et sur toutes les créatures de volonté plus bornée et de relations moins sûres, lui est nécessairement remis entre les mains ? L'homme « libre », le détenteur d'une vaste et indomptable volonté, trouve dans cette possession son *étalon de valeur* : en se basant sur lui-même pour juger les autres, il vénère ou méprise ; et de même qu'il honore fatalement ceux qui lui ressemblent, les forts sur qui on peut compter (ceux qui *peuvent* promettre), — donc chacun de ceux qui promettent en souverain, difficilement, rarement, après mûre réflexion, de ceux qui sont avares de leur confiance, qui honorent lorsqu'ils se confient, qui donnent leur parole comme quelque chose sur quoi l'on peut table, puisqu'il se sent assez fort pour pouvoir la tenir en dépit de tout, même des accidents, même de la « destinée » — ; de même il sera fatalement prêt à chasser d'un coup de pied les misérables roquets qui promettent, alors que la promesse n'est pas de leur domaine, à battre de verges le menteur déjà parjure au moment où la parole passe sur ses lèvres. La fière connaissance du privilège extraordinaire de la *responsabilité*, la conscience de cette rare liberté, de cette puissance sur lui-même et sur le destin, a pénétré chez lui jusqu'aux profondeurs les plus intimes, pour passer à l'état d'instinct, d'instinct dominant : — comment l'appellera-t-il, cet instinct dominant, à supposer qu'il ressente le besoin d'une désignation ? Ceci n'offre pas l'ombre d'un doute : l'homme souverain l'appelle sa *conscience* (*Gewissen*)... » Nietzsche, *Généalogie de la morale*, II, § 1-2 (traduction H. Albert).

« Idée de la moralité des mœurs. Si l'on compare notre façon de vivre à celle de l'humanité pendant des millénaires, on constatera que, nous autres, hommes d'aujourd'hui, vivons dans une époque très immorale : la puissance des mœurs est affaiblie d'une façon surprenante, et le sens moral s'est tellement subtilisé et élevé que l'on peut tout aussi bien le considéré comme volatilisé. C'est pourquoi, nous autres, hommes tardifs, pénétrons si difficilement les idées directrices qui ont présidé à la formation de la morale et, si nous arrivons à les découvrir, nous répugnons encore à les publier : parce qu'elles résonnent si grossièrement ! Ou parce qu'elles ont l'air de calomnier la moralité ! Voilà déjà, par exemple, la proposition principale : la moralité n'est pas autre chose, (donc, avant tout, pas plus) que l'obéissance aux mœurs, c'est la façon traditionnelle, d'agir et d'évoluer. Partout où les coutumes ne commandent pas, il n'y a pas de moralité ; et moins l'existence est déterminée par les coutumes, moins est grand le cercle de la moralité. L'homme libre est immoral, puisque, en toutes choses, il veut dépendre de lui-même et non d'usage établi : dans tous les états primitifs de l'humanité, « mal » équivaut à « intellectuel », « libre », « arbitraire », « inaccoutumé », « imprévu », « incalculable ». Toujours selon l'évaluation des mêmes états, si une action est exécutée non parce que la tradition le commande mais pour d'autres raisons (par exemple à cause de son utilité individuelle), et même pour les mêmes raisons qui autrefois ont établi la coutume, elle est qualifiée d'immorale et considérée comme telle, même par celui qui l'exécute : car elle n'a pas été inspirée par l'obéissance envers la tradition. Qu'est-ce que la tradition ? Une autorité supérieure à laquelle on obéit, non parce qu'elle commande l'utile, mais parce qu'elle commande. En quoi ce sentiment de la tradition se distingue-t-il d'un sentiment général de crainte ? C'est la crainte d'une intelligence supérieure qui ordonne, d'une puissance incompréhensible et indéfinie, de quelque chose qui est plus que personnel, - il y a de la superstition dans cette crainte.

Autrefois l'éducation tout entière et les soins de la santé, le mariage, l'art médical, l'agriculture, la guerre la parole et le silence, les rapports entre les hommes et les rapports avec les dieux appartenaient au domaine de la moralité : celle-ci exigeait que l'on observât des prescriptions, sans penser à soi-même en tant qu'individu. Originellement tout dépendait donc de l'usage, de

mœurs, et celui qui voulait s'élever au-dessus des mœurs devait se faire législateur, guérisseur, et quelque chose comme un demi-dieu : c'est-à-dire qu'il lui fallait créer des mœurs, - chose épouvantable et fort dangereuse !

Qui est le plus moral ? D'une part celui qui accomplit la loi le plus fréquemment: celui donc qui, comme le brahmane, porte la conscience de la loi partout et dans la plus petite division du temps, de sorte que son esprit s'ingénie sans cesse à trouver des occasions pour accomplir la loi. D'autre part, celui qui accomplit aussi la loi dans les cas les plus difficiles. Le plus moral est celui qui sacrifie le plus au m<sup>1</sup>/<sub>2</sub>urs : mais quels sont les plus grands sacrifices ? En répondant à cette question on arrive à développer plusieurs morales distinctives : mais la différence la plus importante demeure celle qui sépare la moralité de l'accomplissement le plus fréquent de celle de l'accomplissement le plus difficile. Que l'on ne se trompe pas sur les motifs de cette morale qui exige pour signe de la moralité l'accomplissement d'un usage dans les cas les plus difficiles ! La victoire sur soi-même n'est pas demandée à cause des conséquences utiles qu'elle a pour l'individu, mais pour que les mœurs, la tradition apparaissent comme dominantes, malgré toutes les velléités contraires et tous les avantages individuels : l'individu doit se sacrifier - ainsi l'exige la moralité des mœurs. Par contre, ces moralistes qui pareils aux successeurs de Socrate, recommandent à l'individu la domination de soi et l'abstinence comme ses avantages les plus particuliers, comme la clé de son bonheur le plus personnel, sont l'exception - et s'il nous paraît en être autrement, c'est simplement parce que nous avons été élevés sous leur influence. Ils suivent tous une voie nouvelle et sont victimes de la désapprobation absolue de tous les représentants de la moralité des mœurs, ils s'excluent de la communauté comme immoraux, et sont, au sens le plus profond, mauvais. De même un Romain vertueux de la vieille école considérait comme mauvais tout chrétien qui « aspirait, avant tout, à son propre salut ». Partout où il existe une communauté et, par conséquent, une moralité de mœurs, domine l'idée que la punition pour la violation des mœurs touche avant tout la communauté elle-même : cette punition surnaturelle dont la manifestation et les limites sont si difficiles à saisir et approfondies avec une peur superstitieuse. La communauté peut forcer l'individu à racheter, auprès d'un autre individu ou de la communauté même, le dommage immédiat qui est la conséquence de son acte, elle peut aussi exercer une sorte de vengeance sur l'individu parce que, à cause de lui - comme une prétendue conséquence de son acte - , les nuages divins et les explosions de colères divines se sont accumulés sur la communauté, - mais elle considère pourtant, avant tout, la culpabilité de l'individu comme sa culpabilité à elle, et elle porte la punition de l'individu comme sa punition à elle. « Les mœurs se sont relâchés », ainsi gémit l'âme de chacun, quand de pareils actes sont possibles. Toute action individuelle, toute façon de penser individuelle font frémir ; il est tout à fait impossible d'évaluer ce que les esprits les plus rares, les plus recherchés, les plus originaux, ont dû souffrir au cours des temps par le fait qu'ils ont toujours été considérés comme des êtres mauvais et dangereux, par le fait qu'ils se considéraient eux-mêmes comme tels. Sous la domination de la moralité des mœurs, toute espèce d'originalité avait mauvaise conscience ; l'horizon de l'élite paraissait encore plus sombre qu'il ne devait l'être. » Nietzsche, *Aurore* (1881), I, § 9, Trad. Henri Albert revue par A. Kremer-Marietti, pp. 41-44.

### **L'éthique du travail et son origine protestante**

Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*.

Taylor, *Les sources du moi*, p. 291 (et ensemble du ch. 13).

### **Le travail, mesure de la valeur réelle des marchandises**

« Des quantités égales de travail doivent être, dans tous les temps et dans tous les lieux, d'une valeur égale pour le travailleur. Dans son état habituel de santé, de force et d'activité, et d'après le degré ordinaire d'habileté ou de dextérité qu'il peut avoir, il faut toujours qu'il sacrifie la même portion de son repos, de sa liberté, de son bonheur. Quelle que soit la quantité de denrées qu'il reçoive en récompense de son travail, le prix qu'il paye est toujours le même. Ce prix, à la vérité, peut acheter tantôt une plus grande, tantôt une moindre quantité de ces denrées, mais c'est la

valeur de celles-ci qui varie, et non celle du travail qui les achète. En tous temps et en tous lieux, ce qui est difficile à obtenir ou ce qui coûte beaucoup de travail à acquérir est *cher*, et ce qu'on peut se procurer aisément ou avec peu de travail est à *bon marché*.

Ainsi, le travail, ne variant jamais dans sa valeur propre, est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir, dans tous les temps et dans tous les lieux, à apprécier et à comparer la valeur de toutes les marchandises. Il est leur *prix réel* ; l'argent n'est que leur *prix nominal*. » Adam Smith, *La richesse des nations*, I, 5 (« Du prix réel et du prix nominal des marchandises, ou de leur prix en travail et de leur prix en argent »), GF, I, p. 102.

Cité et commenté par Marx, *Grundrisse*, VI, 17, Éditions sociales, II, p. 101. Cf. aussi *Le Capital*, I, ch. 1, PUF, p. 53, note.

### **Le travail, créateur de valeur (Smith) et fondement de la propriété (Locke)**

« Le XVIII<sup>e</sup> siècle est clairement celui où le terme de travail trouve son unité. Il devient possible de dire « le » travail à partir du moment où un certain nombre d'activités, qui étaient jusque-là régies par des logiques irréductiblement diversifiées, vont devenir suffisamment homogènes pour pouvoir être rassemblées sous un seul terme. C'est chez Adam Smith et notamment dans les *Recherches sur les causes de la richesse des nations* (1776) que l'on voit le mieux à l'œuvre cette opération : alors même que les *Recherches* sont un hymne au travail et notamment à la puissance productive du travail, Smith ne s'interroge pas sur ce en quoi consiste l'activité concrète de travail, la définition qu'il donne du travail est purement instrumentale : le travail c'est cette puissance humaine ou machinique qui permet de créer de la valeur, le travail est « ce qui crée de la valeur ». D'un côté, le travail apparaît comme une dépense physique, qui a pour corollaire l'effort, la fatigue et la peine et de l'autre, le travail est cette substance en quoi toute chose peut se résoudre et qui permet l'échange universel car tous les objets que nous échangeons contiennent du travail, toutes les choses sont décomposables en travail, en quantité de fatigue ou de dépense physique. Smith ne dit pas ce qu'est le travail mais désormais il est devenu possible de dire le travail.

Chez Locke, le travail était cette dépense, cette activité, cet effort, qui ouvrait à l'homme le droit d'être propriétaire de quelque chose. C'est par le travail, la fatigue qu'il dépense à acquérir les biens, que l'homme obtient le droit de les posséder, ce droit s'appuyant sur un droit encore plus fondamental à la conservation de soi. Smith se réfère à cette théorie de Locke mais y ajoute quelque chose : il ne parle pas seulement de ce travail originel par lequel toutes les choses ont été acquises, ou de l'effort premier par lequel l'homme acquiert les ressources nécessaires à son existence ; il parle aussi du travail qui peut faire l'objet d'une vente à autrui. La révolution à laquelle ouvre Smith, c'est que le travail humain lui-même peut avoir un prix, qu'il est un type d'activité susceptible de faire lui-même l'objet d'un achat et d'une vente. Smith prend acte de cette idée : il existe une partie de l'activité humaine qui peut être détachée de son sujet et ne fait pas obligatoirement corps avec lui puisqu'elle peut être louée ou vendue. Le juriste Pothier à la même époque range « les services d'un homme libre » dans la catégorie des choses qui peuvent être louées. Économie et droit convergent donc à l'époque pour unifier la catégorie de travail, qui trouve son unité en tant qu'instrumental, marchand et abstrait. » Dominique Méda, « Une histoire de la catégorie de travail », dans Christophe Laval (éd.), *Repenser le travail et ses régulations*, Presses universitaires François-Rabelais de Tours, 2011, p. 37.

## **Travail et culture**

### **Le travail forme en tant qu'il est « désir réfréné »**

« Dans le moment qui correspond au désir dans la conscience du maître, ce qui paraît échoir à la conscience servante c'est le côté du rapport inessentiel à la chose, puisque la chose dans ce rapport maintient son indépendance. Le désir s'est réservé à lui-même la pure négation de l'objet, et ainsi le sentiment sans mélange de soi-même. Mais c'est justement pourquoi cette satisfaction

est elle-même uniquement un état disparaissant, car il lui manque le côté *objectif* ou la *subsistance*. Le travail, au contraire, est désir *réfréné* (*gehemmte Begierde*), disparition *retardée* : le travail *forme* (*bildet*). Le rapport négatif à l'objet devient *forme* de cet objet même, il devient quelque chose de permanent, puisque justement, à l'égard du travailleur, l'objet a une indépendance. Ce moyen négatif, ou l'*opération* formatrice (*das formierende Tun*), est en même temps la *singularité* ou le pur être-pour-soi de la conscience. Cet être-pour-soi, dans le travail, s'extériorise lui-même et passe dans l'élément de la permanence ; la conscience travaillante en vient ainsi à l'intuition de l'être indépendant, comme intuition de soi-même. » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, IV, A, traduction J. Hyppolite, Aubier, T. I, p. 164-165.

### Travail de la culture

Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 187 : ce n'est que par « le dur travail de la culture » que l'esprit peut se réaliser, se libérer et se sentir « comme chez soi » dans l'extériorité.

C'est parce que l'esprit ne peut se réduire à rien de naturel (*différence*), qu'il a *besoin* de travailler, et c'est parce qu'il appartient à la même substance que la nature (*identité*), qu'il *peut* travailler : le travail est action réciproque, *i.e.* à la fois identité et différence (Hegel, *Logique*, § 154-155). Cf. Grimaldi, *Le travail*, p. 124.

### Le travail comme culture

Le travail est, dans son essence, culture : « Nous savons désormais qu'aucun travail ne déshonore, que seul le travail peut promouvoir et émanciper l'humanité ; et Hegel a lui-même montré comment, par son travail, l'esclave devient maître de son maître. Pour ennoblir le travail, il suffit d'en développer le concept et de constater ce qu'est et ce qu'accomplit le travail. Tous les jours, il recrée l'humanité » Il est un Dieu qui s'enfante lui-même, il fait « de l'homme un homme » (A. Ruge, *Aus früherer Zeit*, vol. IV, p. 84 sq. ; résumé dans Löwith, *De Hegel à Nietzsche*, p. 328-330)

Le travail, soumettant l'esprit à des règles, et l'arrachant à la solitude par son caractère nécessairement interactif (*Principes de la philosophie du droit*, § 199), élève à l'universel. Mais en même temps, il contraint l'esprit à se limiter pour se réaliser (*Principes de la philosophie du droit*, § 187). Renoncer à l'universel (savoir se limiter) pour y accéder réellement. Cf. Grimaldi, *Le travail*, p. 124-128.

Le travail, épreuve de la nécessité des choses et de la solidarité des hommes : Rousseau, *Emile*. J. Moutaux, *Revue philosophique*, 1981, p. 98.

Le travail le plus asservissant (lutte avec les soucis matériels) ne permet pas à un homme de se tromper sur lui-même (il ne saurait être l'effet de passions équivoques, comme l'ambition) : c'est en cela qu'il est ennoblissant et utile pour la formation : Kierkegaard, *Ou bien...*, p.557.

### Culture du plaisir

« Il y a une manière de trouver son plaisir et de se cultiver en même temps : celle qui accroît la capacité à jouir de ce plaisir lui-même ; il en est ainsi dans les sciences et les arts. Mais il y a une autre manière qui au contraire détériore : elle rend sans cesse incapable d'un plaisir ultérieur. Mais quel est donc le chemin sur lequel on peut toujours chercher le plaisir ? Comme on l'a dit plus haut, c'est une maxime importante de la mesurer de telle sorte qu'on puisse toujours en trouver un plus grand : car la satiété provoque cet état de dégoût qui fait de la vie un fardeau... Jeune homme (je le répète) prend le travail en affection ; refuse les jouissances non pour y renoncer mais pour les conserver toujours, autant que possible, à ton horizon » Kant, *Anthropologie*, p. 98. Cf. *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 120 Nécessité d'apprendre à travailler en vue de « la culture du sentiment de plaisir et de peine ».

## Contradiction travail/culture

Le travail, en contradiction avec la culture dans la société bourgeoise : Löwith, *De Hegel à Nietzsche*, p. 318 sq. (« Le travail a actuellement pris une forme telle qu'il ne participe en rien à la culture de l'homme », p. 318).

## Travail et éducation

« Je pose en principe un fait peu contestable: que l'homme est l'animal qui n'accepte pas simplement le donné naturel, qui le nie. Il change ainsi le monde extérieur naturel, il en tire des outils et des objets fabriqués qui composent un monde nouveau, le monde humain. L'homme parallèlement se nie lui-même, il s'éduque, il refuse par exemple de donner à la satisfaction de ses besoins animaux ce cours libre, auquel l'animal n'apporte pas de réserve. Il est nécessaire encore d'accorder que les deux négations que, d'une part, l'homme fait du monde donné et, d'autre part, de sa propre animalité, sont liées. Il ne nous appartient pas de donner une priorité à l'une ou à l'autre, de chercher si l'éducation (qui apparaît sous la forme des interdits religieux) est la conséquence du travail, ou le travail la conséquence d'une mutation morale. Mais en tant qu'il y a homme, il y a d'une part travail et de l'autre négation par interdits de l'animalité de l'homme. »

Georges Bataille, *L'érotisme*.

## La division du travail, obstacle à la culture par le travail ?

Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 197-198, et commentaire de Mabile, *Hegel*, p. 330. Possibilité pour l'homme, du fait de la division du travail, de ne plus se cultiver dans ses actes de production.

## Travail et création ; travail et œuvre ; travail productif

### Travail et Art

Kant oppose le jeu (« activité agréable en soi ») au travail (« activité en soi désagréable (pénible), attirante par ses seuls effets (par exemple, le salaire), qui donc peut être imposée de manière contraignante »), dans le § 43 de la *Critique de la faculté de juger*. L'art ne peut tendre à sa fin qu'à condition d'être un jeu, mais tout art comporte cependant une part de travail (de contrainte), ou de *mécanisme*, « sans lequel l'esprit, qui dans l'art doit être *libre* et seul anime l'œuvre, ne s'incarnerait pas et s'évaporerait complètement »

### Travail et poésie

« La vie n'est douloureuse que pour ceux qui se tiennent éloignés de la poésie par quoi il est vrai que nous sommes à l'image de Dieu. La poésie est (même étymologiquement) la création. La création, expression sereine de l'intelligence hors du temps est la joie parfaite. L'enfantement seul est douloureux. Le poète doit créer et non pas enfanter. C'est pourquoi les poètes passent souvent pour des paresseux, car ils ne peinent point et c'est leur destinée » Apollinaire, *Lettres à Madeleine*, p. 116.

## À la différence de l'œuvre, la loi du travail est l'usage et l'oubli

« Je crois utile de distinguer les travaux et les œuvres. La loi du travail semble être en même temps l'usage et l'oubli. Qui pense à la récolte de l'autre année ? La charrue trace les sillons ; le blé les recouvre ; le chaume offre encore un autre visage ; mais cet aspect même est effacé par d'autres travaux et par d'autres cultures. (...) Les choses du travail n'ont de sens que dans le mouvement qui les emporte ou les entoure, ou bien dans leur court repos, quand tout marque que l'homme va revenir. (...) Par opposition on comprend que l'œuvre est une chose qui reste étrangère à ce mouvement. » Alain, *Les idées et les âges*, IV, 2.



## Travail productif

### Le travail ne produit pas : il trouve (ce que Dieu a créé)

« Selon l'Ancien Testament, l'homme est maître des créatures vivantes (*Gen.*, 1) qui ont été créées pour l'aider (2 : 9). Mais, nulle part, il n'est instauré seigneur et maître de la terre ; au contraire, il fut placé dans le jardin d'Eden afin de le servir et de le protéger (2 :15). On remarquera que Luther, rejetant consciemment le compromis scolastique avec l'antiquité grecque et latine, tente d'éliminer de l'œuvre et du travail humains toute trace de production et de fabrication. Le travail humain, d'après lui, n'est que de « trouver » les trésors que Dieu a mis dans la terre. A la suite de l'Ancien Testament, il souligne que l'homme dépend entièrement de la terre, au lieu d'en être le maître. « Sage an, wer legt das Silber und Gold in die Berge, dass man es findet ? Wer legt in die Äcker solch grosses Gut als heraus wächst?... Tut das Menschen Arbeit? Ja wohl, Arbeit findet es wohl ; aber Gott muss es dahin legen, soll es die Arbeit finden... So finden wir denn, dass alle unsere Arbeit nichts ist denn Gottes Güter finden und aufheben, nichts aber möge machen und erhalten » [« Dis-moi, qui dépose dans les montagnes l'argent et l'or que l'on trouve ? Qui met dans les champs un produit qui devient si gros en poussant ?... L'homme réalise-t-il un travail ? Sûrement, c'est vrai qu'il travaille, mais Dieu dépose ce que l'homme trouve en travaillant... Notre travail n'est donc rien moins que de trouver et ramasser les produits de Dieu, et non de produire et d'obtenir »] (*Lettre aux chrétiens de Riga*, 1524, dans *Werke*, éd. Walch, 1873, V). » Arendt, *Condition de l'homme moderne*, IV, 19, p. 191, note 1.

### Travail parasite

« Dans la pratique, personne ne s'inquiète de savoir si le travail est utile ou inutile, productif ou parasite. Tout ce qu'on lui demande, c'est de rapporter de l'argent. Derrière tous les discours dont on nous rebat les oreilles à propos de l'énergie, de l'efficacité, du devoir social et autres fariboles, quelle autre leçon y a-t-il que « amassez de l'argent, amassez-le légalement, et amassez-en beaucoup » ? L'argent est devenu la pierre de touche de la vertu. Affrontés à ce critère, les mendiants ne font pas le poids et sont par conséquent méprisés. Si l'on pouvait gagner ne serait-ce que dix livres par semaine en mendiant, la mendicité deviendrait tout d'un coup une activité « convenable ». Un mendiant, à voir les choses sans passion, n'est qu'un homme d'affaires qui gagne sa vie comme tous les autres hommes d'affaires, en saisissant les occasions qui se présentent. Il n'a pas plus que la majorité de nos contemporains failli à son honneur : il a simplement commis l'erreur de choisir une profession dans laquelle il est impossible de faire fortune. » Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres*.

« Les mendiants ne travaillent pas, dit-on. Mais alors, qu'est-ce que le travail ? Un terrassier travaille en maniant un pic. Un comptable travaille en additionnant des chiffres. Un mendiant travaille en restant dehors, qu'il pleuve ou qu'il vente, et en attrapant des varices, des bronchites, etc. C'est un métier comme un autre. Parfaitement inutile, bien sûr – mais alors bien des activités enveloppées d'une aura de bon ton sont elles aussi inutiles. En tant que type social, un mendiant soutient avantageusement la comparaison avec quantité d'autres. Il est honnête, comparé aux vendeurs de la plupart des spécialités pharmaceutiques ; il a l'âme noble comparé au propriétaire d'un journal du dimanche ; il est aimable à côté d'un représentant de biens à crédit – bref c'est un parasite, mais un parasite somme toute inoffensif. Il prend à la communauté rarement plus que ce qu'il lui faut pour subsister et – chose qui devrait le justifier à nos yeux si l'on s'en tient aux valeurs morales en cours – il paie cela par d'innombrables souffrances. Je ne vois décidément rien chez un mendiant qui puisse le faire ranger dans une catégorie d'êtres à part, ou donner à qui que ce soit d'entre nous le droit de le mépriser. » Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres*, 10-18, p. 236.

# Travail, désir et bonheur

## Travail et désir

### Le travail, « désir réfréné »

« [La conscience servile] a éprouvé l'angoisse non au sujet de telle ou telle chose, non durant tel ou tel instant, mais elle a éprouvé l'angoisse au sujet de l'intégralité de son essence, car elle a ressenti la peur de la mort, le maître absolu. Dans cette angoisse, elle a été dissoute intimement, a tremblé dans les profondeurs de soi-même, et tout ce qui était fixe a vacillé en elle. Mais un tel mouvement, pur et universel, une telle fluidification absolue de toute subsistance, c'est là l'essence simple de la conscience de soi, l'absolue négativité, le pur *être-pour-soi*, qui est donc *en* cette conscience même. Ce moment du pur être-pour-soi est aussi *pour elle*, car, dans le maître, ce moment est son *objet*. De plus, cette conscience n'est pas seulement cette dissolution universelle *en général* ; mais dans le service elle accomplit cette dissolution et la *réalise effectivement*. En servant, elle supprime dans tous les moments singuliers son adhésion à l'être-là naturel, et en travaillant l'élimine.

Mais le sentiment de la puissance absolue, réalisé en général et réalisé dans les particularités du service, est seulement la dissolution en soi. Si la crainte du maître est le commencement de la sagesse, en cela la conscience est bien *pour elle-même*, mais elle n'est pas encore l'*être-pour-soi* ; mais c'est par la médiation du travail qu'elle vient à soi-même. Dans le moment qui correspond au désir dans la conscience du maître, ce qui paraît échoir à la conscience servante c'est le côté du rapport inessentiel à la chose, puisque la chose dans ce rapport maintient son indépendance. Le désir s'est réservé à lui-même la pure négation de l'objet, et ainsi le sentiment sans mélange de soi-même. Mais c'est justement pourquoi cette satisfaction est elle-même uniquement un état disparaissant, car il lui manque le côté *objectif* ou la *subsistance*. Le travail, au contraire, est désir *réfréné* (*gehemmte Begierde*), disparition *retardée* : le travail *forme* (*bildet*). Le rapport négatif à l'objet devient *forme* de cet objet même, il devient quelque chose de permanent, puisque justement, à l'égard du travailleur, l'objet a une indépendance. Ce moyen négatif, ou l'*opération* formatrice (*das formierende Tun*), est en même temps la *singularité* ou le pur être-pour-soi de la conscience. Cet être-pour-soi, dans le travail, s'extériorise lui-même et passe dans l'élément de la permanence ; la conscience travaillante en vient ainsi à l'intuition de l'être indépendant, comme intuition de soi-même. » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, IV, A, traduction J. Hyppolite, Aubier, T. I, p. 164-165.

### Penchant érotique vers le travail et transformation du travail en jeu et en plaisir

La « transformation des conditions sociales » peut créer la base d'une « transformation du travail en jeu », en « jeu libre des facultés humaines » et d'une transformation du travail, devenu attrayant, en plaisir ; cela se fonde sur la possibilité d'un « penchant érotique vers le travail », dont l'idée « n'est pas étrangère à la psychanalyse » : Marcuse, *Eros et civilisation*, p. 185-192.

### Travail et divertissement

« C'est seulement en meublant le temps par des occupations dont le développement suit un plan et atteint la fin importante qu'on s'est proposé (*vitam expendere factis*) que l'on peut être heureux de sa propre vie et parvenir de par ce fait même à être satisfait de la vie : plus tu as pensé et plus tu as agi, plus longtemps (même dans ta propre imagination) tu as vécu » Kant, *Anthropologie*, p. 96. Philonenko commente : « La meilleure façon de jouir de la vie est aux yeux de Kant le travail. Le travail, en effet, n'est pas une délivrance superficielle comme les distractions qui, ainsi que nous l'enseignent Platon, Saint Augustin, Pascal, se renouvellent indéfiniment, toujours un peu plus vides ; c'est une délivrance profonde qui réalise l'homme, lui permet de s'épanouir en sa liberté, qui l'arrache à l'ennui pour le conduire à saisir profondément l'intérêt pratique, qui vivifie sa raison, et enfin le mène à la joie » Philonenko, Préface de Kant, *Réfl. Sur l'éducation*, p. 41. « Il faut travailler, travailler. Si nous ne sommes pas gais, si nous voyons la vie en noir, c'est que nous ne

savons pas ce qu'est le travail. Nous sommes issus de gens qui méprisaient le travail. » Tchekhov, *Les trois soeurs*

Mais on pourrait aussi voir dans le travail une simple figure de plus du divertissement, dont la différence avec les distractions ne serait que de degré : « Il faut travailler, sinon par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser. » Baudelaire, *Mon coeur mis à nu*.

## Travail et ennui

« C'est seulement en meublant le temps par des occupations dont le développement suit un plan et atteint la fin importante qu'on s'est proposée (*vitam expendere factis*) que l'on peut être heureux de sa propre vie et parvenir de par ce fait même à être satisfait de la vie : plus tu as pensé et plus tu as agi, plus longtemps (même dans ta propre imagination) tu as vécu » Kant, *Anthropologie*, p. 96. Cf. *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 110-111 : « Il est de la plus haute importance que les enfants apprennent à travailler. L'homme est le seul animal qui doit travailler. Il lui faut d'abord beaucoup de préparation pour en venir à jouir de ce qui est supposé par sa conservation. La question de savoir si le Ciel n'aurait pas pris soin de nous avec plus de bienveillance, en nous offrant toutes les choses déjà préparées, de telle sorte que nous ne serions pas obligés de travailler, doit assurément recevoir une réponse négative : l'homme, en effet, a besoin d'occupations et même de celles qui impliquent une certaine contrainte. Il est tout aussi faux de s'imaginer que si Adam et Eve étaient restés au Paradis, ils n'auraient rien fait d'autre que d'être assis ensemble, chanter des chants pastoraux, et contempler la beauté de la nature. *L'ennui les eût torturés* tout aussi bien que d'autres hommes dans une situation semblable. ». Cf. aussi p. 120 : « Elle [la culture du sentiment de plaisir et de peine] doit être négative, mais le sentiment lui-même ne doit pas être amolli. Le penchant à la mollesse est pour l'homme **le plus funeste de tous les maux de la vie**. Il est donc extrêmement important que l'enfant apprenne dès sa prime jeunesse à travailler ». Philonenko commente : « La meilleure façon de jouir de la vie est aux yeux de Kant le travail. Le travail, en effet, n'est pas une délivrance superficielle comme les distractions qui, ainsi que nous l'enseignent Platon, Saint Augustin, Pascal, se renouvellent indéfiniment, toujours un peu plus vides ; c'est une délivrance profonde qui réalise l'homme, lui permet de s'épanouir en sa liberté, qui l'arrache à l'ennui pour le conduire à saisir profondément l'intérêt pratique, qui vivifie sa raison, et enfin le mène à la joie » Philonenko, Préface de Kant, *Réfl. Sur l'éducation*, p. 41. « Il faut travailler, travailler. Si nous ne sommes pas gais, si nous voyons la vie en noir, c'est que nous ne savons pas ce qu'est le travail. Nous sommes issus de gens qui méprisaient le travail. » Tchekhov, *Les trois soeurs*

Mais on pourrait aussi voir dans le travail une simple figure de plus du divertissement, dont la différence avec les distractions ne serait que de degré : « Il faut travailler, sinon par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser. » Baudelaire, *Mon coeur mis à nu*

## Le travail est nécessaire au bonheur.

« Elle [la culture du sentiment de plaisir et de peine] doit être négative, mais le sentiment lui-même ne doit pas être amolli. Le penchant à la mollesse est pour l'homme **le plus funeste de tous les maux de la vie**. Il est donc extrêmement important que l'enfant apprenne dès sa prime jeunesse à travailler » Kant, *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 120. Est-ce parce que la mollesse du sentiment conduit à l'ennui ? Cf. *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 110-111 : « Il est de la plus haute importance que les enfants apprennent à travailler. L'homme est le seul animal qui doit travailler. Il lui faut d'abord beaucoup de préparation pour en venir à jouir de ce qui est supposé par sa conservation. La question de savoir si le Ciel n'aurait pas pris soin de nous avec plus de

bienveillance, en nous offrant toutes les choses déjà préparées, de telle sorte que nous ne serions pas obligés de travailler, doit assurément recevoir une réponse négative : l'homme, en effet, a besoin d'occupations et même de celles qui impliquent une certaine contrainte. Il est tout aussi faux de s'imaginer que si Adam et Eve étaient restés au Paradis, ils n'auraient rien fait d'autre que d'être assis ensemble, chanter des chants pastoraux, et contempler la beauté de la nature. **L'ennui les eût torturés** tout aussi bien que d'autres hommes dans une situation semblable. »

« C'est seulement en meublant le temps par des occupations dont le développement suit un plan et atteint la fin importante qu'on s'est proposé (*vitam expendere factis*) que l'on peut être heureux de sa propre vie et parvenir de par ce fait même à être satisfait de la vie : plus tu as pensé et plus tu as agi, plus longtemps (même dans ta propre imagination) tu as vécu » Kant, *Anthropologie*, p. 96. Philonenko commente : « La meilleure façon de jouir de la vie est aux yeux de Kant le travail. Le travail, en effet, n'est pas une délivrance superficielle comme les distractions qui, ainsi que nous l'enseignent Platon, Saint Augustin, Pascal, se renouvellent indéfiniment, toujours un peu plus vides ; c'est une délivrance profonde qui réalise l'homme, lui permet de s'épanouir en sa liberté, qui l'arrache à l'ennui pour le conduire à saisir profondément l'intérêt pratique, qui vivifie sa raison, et enfin le mène à la joie » Philonenko, Préface de Kant, *Réflexions sur l'éducation*, p. 41.

Mais on pourrait aussi voir dans le travail une simple figure de plus du divertissement, dont la différence avec les distractions ne serait que de degré : « Il faut travailler, sinon par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser. » Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*

« Il faut travailler, travailler. Si nous ne sommes pas gais, si nous voyons la vie en noir, c'est que nous ne savons pas ce qu'est le travail. Nous sommes issus de gens qui méprisaient le travail. » Tchekhov, *Les trois sœurs*.

### **Le travail, voie vers le bonheur : sublimation et travail non aliéné**

La sublimation artistique est citée par Freud (*Malaise dans la civilisation*, PUF, p. 22) comme l'une des multiples voies inventées par l'humanité pour limiter son malheur, mais elle n'est accessible qu'à une minorité. Cependant, même le travail professionnel ordinaire, accessible à chacun, peut être une « voie vers le bonheur », dans la mesure où il n'est pas seulement nécessaire à l'affirmation sociale de soi, mais aussi capable de mobiliser une forte proportion de composantes libidinales, narcissiques, agressives et même érotiques, « et cependant le travail en tant que voie vers le bonheur, est peu apprécié par les hommes. On ne s'y presse pas comme vers d'autres possibilités de satisfaction. La grande majorité des hommes ne travaille que poussée par la nécessité, et de cette naturelle aversion pour le travail qu'ont les hommes découlent les problèmes sociaux les plus ardues » (p. 23, note). Marcuse reproche à Freud de ne pas distinguer entre travail aliéné et travail non aliéné (*Eros et civilisation*, p. 82), mais trouve aussi chez Freud de quoi fonder l'idée d'une société non répressive et d'un travail qui pourrait alors devenir jeu (p. 185-187).

### **Travail et plaisir**

« Il y a une manière de trouver son plaisir et de se cultiver en même temps : celle qui accroît la capacité à jouir de ce plaisir lui-même ; il en est ainsi dans les sciences et les arts. Mais il y a une autre manière qui au contraire détériore : elle rend sans cesse incapable d'un plaisir ultérieur. Mais quel est donc le chemin sur lequel on peut toujours chercher le plaisir ? Comme on l'a dit plus haut, c'est une maxime importante de la mesurer de telle sorte qu'on puisse toujours en trouver un plus grand : car la satiété provoque cet état de dégoût qui fait de la vie un fardeau... Jeune homme (je le répète) prend le travail en affection ; refuse les jouissances non pour y renoncer mais pour les conserver toujours, autant que possible, à ton horizon » Kant, *Anthropologie*, p. 98. Cf. *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, p. 120 Nécessité d'apprendre à travailler en vue de « la culture du sentiment de plaisir et de peine ».

« Le plus grand nombre (...) s'acquitte de façon quasiment mécanique des nécessités de la vie, pour la commodité et le loisir des autres qui travaillent aux parties moins nécessaires de la culture

que sont la science et l'art, et sont maintenus par ces derniers dans un état d'oppression et de *dur labeur privé de joie* » Kant, CFJ, § 83.

Le travail, selon Freud, ne contient normalement aucune satisfaction en lui-même. Il n'y a pas de place, pour lui, pour un instinct de création artistique autonome : Cf. l'interprétation freudienne du mythe de Prométhée comme renoncement pulsionnel (*Malaise dans la civilisation*, PUF, p. 33 note). Cf. Marcuse, *Eros et civilisation*, p. 78, qui présente la thèse de Freud pour la critiquer (p. 81).

La transformation du travail en plaisir est l'idée centrale de l'utopie de Fourier : « ...l'industrie est la destination qui nous est assignée par le créateur, comment penser qu'il veuille nous y amener par la violence et qu'il n'ait pas su mettre en jeu quelque ressort plus noble, quelque amorce capable de transformer les travaux en plaisirs » *Textes choisis*, Éditions sociales internationales, III, 154 ; cité par Marcuse, *Eros et civilisation*, p. 189.

### Travail et souffrance

« La vie de Dieu peut bien être décrite comme un rapport de l'amour avec soi-même mais cette idée s'abaisse jusqu'à l'édification et même, jusqu'à la fadeur, lorsqu'il y manque le sérieux, la douleur (*Schmerz*), la patience et le travail du négatif (*Arbeit des Negativen*). » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, T. 1, p.18.

« Travail (*Arbeit*) et Souffrance (*Schmerz*) manifestent leur intime parenté métaphysique. » Heidegger, *Questions I*, Gallimard, 1968, p.224.

« Pour pouvoir retracer plus clairement les relations maîtresses de l'implication intime du « travail » et de la « souffrance », il ne faudrait pas moins que pouvoir pénétrer l'unité qui forme le tracé fondamental de la métaphysique hégélienne en unifiant la *Phénoménologie de l'esprit* et la *Science de la logique*. Ce tracé fondamental est l'« absolue négativité » en tant que force infinie de la réalité, c'est-à-dire du « concept existant ». C'est dans la même appartenance (non dans une appartenance identique) à la négation de la négation, que travail et souffrance manifestent leur intime parenté métaphysique » Heidegger, « Contribution à la question de l'être » (1955), dans *Questions I*, sur *Le Travailleur* (1932) de Jünger.

## Travail et liberté

### Le travail, synthèse de liberté et d'obéissance

L'idée de travail, chez Kant, exprime une synthèse de liberté et d'obéissance, de volonté et de contrainte : Philonenko, Préface de Kant, *Réflexions sur l'éducation*, p. 37-38.

### Travail libérateur ?

Paradoxe : seul le travail libère, mais il ne libère qu'en assujettissant. Grimaldi, *Le travail*, p. 33.

Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, IV A, Aubier, T. I, p.164-165 : Le travail libère de la contingence 1) par *intériorisation* du donné, d'une part en dégageant le sujet de sa dépendance à l'égard de l'existence naturelle, d'autre part en transformant l'objet en produit transfiguré de l'esprit ; 2) en permettant à la conscience de dépasser une indépendance seulement autarcique en s'affirmant « dans l'élément de la permanence ». Voir le commentaire de Mabile, *Hegel*, p. 327-328.

Le travail libérateur chez Rössler et Ruge : voir Löwith, *Hegel et Nietzsche*, p. 327-330.

L'exercice du travail manuel ne donne qu'une liberté solidaire du déterminisme et de la nécessité, qui consiste à ne vouloir que ce que la règle prescrit (= volonté qui ne s'exerce qu'en se niant). Grimaldi, *Le travail*, p. 81.

« Il est au fond oiseux de se demander si on peut imaginer un monde où le travail n'est pas nécessaire, puisque cette question ne s'occupe pas de la réalité donnée, mais d'une réalité fictive. Toutefois, c'est toujours une tentative pour amoindrir la conception éthique. Car, si le fait de ne



pas avoir besoin de travailler signifiait une perfection de l'existence, la vie de celui qui n'en a pas besoin serait la plus parfaite. Alors on ne pourrait parler d'un devoir du travail qu'au sens d'une stricte nécessité. Le devoir exprimerait alors, non pas ce qui est commun au genre humain, mais le général, et le devoir ne serait pas ici l'expression du parfait. Aussi je répondrais qu'il faudrait considérer comme une imperfection de l'existence le fait pour un homme de ne pas avoir besoin de travailler. Plus le degré est bas où la vie humaine se trouve, moins s'affirme la nécessité de travailler ; plus il est haut, plus il se signale. Le devoir de travailler pour vivre exprime ce qui est commun au genre humain et exprime aussi, en un autre sens, le général, parce qu'il exprime la liberté. L'homme se libère justement en travaillant, — en travaillant il devient maître de la nature, et montre qu'il est supérieur à la nature » Kierkegaard, *Ou bien...*, p.555-556<sup>11</sup>.

### Libérer le travail ?

Révolution permettant « la transformation du travail en activité libre » Marx, *Idéologie allemande*, p. 82.

Sur la possibilité de concilier travail salarié et libération du travail, voir Dominique Méda, « Une réponse à François Vatin », dans Christophe Laviolle, *Repenser le travail et ses régulations*, Presses Universitaires François-Rabelais de Tours, 2011, p. 58-58. Cf. aussi *Ibid.*, « Une histoire de la catégorie de travail », p. 44-46.

« Nous sommes libres quand nos actes émanent de notre personnalité entière, quand ils l'expriment, quand ils ont avec elle cette indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois entre l'œuvre et l'artiste » Bergson, *Données immédiates*, 129. Grimaldi, *Le travail*, p.139.

### Se libérer du travail ?

Cf. Marx, *Idéologie allemande* (« *Es handelt nicht darum die Arbeit zu befreien, sondern sie aufzuheben* ») ; *Capital*, III (« *Das Reich der Freiheit beginnt in der Tat da, wo das Arbeiten... aufhört* »). Références dans Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 132.

Se libérer du travail par l'argent ? Kierkegaard, *Ou bien...*, p. 552 sq.

### Travail maîtrisé ?

Dans toute les figures qu'il prend chez Freud, le travail échappe à toute maîtrise consciente (travail du deuil, du rêve, des pulsions, de la culture, qui ont chacun leur temps propre) : Pontalis, *Ce temps qui ne passe pas*, p. 45.

### Division du travail et liberté

Nul ne devrait faire que le travail auquel sa nature le destine. D'où la nécessité de la division du travail. D'où aussi le discrédit du travail manuel (faire ce qu'un animal pourrait aussi bien faire...) : Platon, *Rép.* II, 370ac. Cf. Grimaldi, *Le travail*, p. 52-53. Penser l'homme comme liberté et non comme nature permet d'éviter ce discrédit du travail manuel (Grimaldi, *Le travail*, p. 54).

## Travail et nature

### Création d'une seconde nature ou développement des dispositions naturelles ?

Kant, *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, pp. 75-76. Rapport ambivalent entre le travail de l'éducation et la nature. Cf. l'opposition entre éducation « physique » (développement des dispositions naturelles) et éducation « morale » (qui fait appel à la liberté) : *Ibid.* p. 117.

---

<sup>11</sup> Cité par Löwith, *Hegel et Nietzsche*, p. 343.

## Le travail est-il naturel ?

On pourrait, paraphrasant Baudelaire, dire « Le travail est naturel, donc il est infâme »<sup>12</sup>. Il est naturel, car il est l'effet du besoin ; il est infâme, si l'honneur de l'homme est de refuser sa propre naturalité (maître hégélien). Cf. Grimaldi, *Travail*, 47-50.

Le travail appartient au *règne de la grâce*, plus qu'au *règne de la nature* : Philonenko, Préface de Kant, *Réfl. Sur l'éducation*, p. 39.

« Le travail fait violence à la nature humaine » S. Weil, *L'enracinement*, p. 378. Cité par Grimaldi, *Le travail*, 60, note 2.

L'état de nature selon Rousseau : ce qui reste lorsqu'on fait abstraction de ce que l'homme a acquis par le travail (Grimaldi, *Le travail*, p. 100-101). Cf. aussi l'âge d'or d'Hésiode (*TJ*, 42-50). Travailler n'est pas naturel (l'observation la plus banale le montre : presque tous les animaux vivent sans travailler).

La vie, à l'état de nature, sans l'expérience de la séparation et de la négativité, inséparables du travail, se contracte tout entière dans l'instant (*Discours sur l'inégalité*, Pléiade, p. 134).

Mais si la *perfectibilité* est naturelle à l'homme, comment cela pourrait-il ne pas impliquer inquiétude et désir, mettant l'homme devant l'alternative du désespoir ou du travail (Grimaldi, *Le travail*, p. 103 : mais s'il fait cette remarque, c'est qu'il présuppose que la perfectibilité est désir, et pas seulement faculté d'adaptation ; il justifie cela p. 111, note 1). De sorte que le travail serait naturel. Auto-réfutation du rousseauisme. Critique externe, à partir de l'idée d'inquiétude originaire : Grimaldi, *Le travail*, p. 109 et 111 : « Contrairement à ce que pensait Rousseau, il nous paraît que le désir n'est pas dérivé ; il est originaire. Pour cette raison même, le travail ne dut pas être pour l'homme la conséquence d'une infortune, mais l'expression même de cette négativité, de cette inquiétude, de cette temporalité exaspérées qui sont sa nature même ».

Deux raisons de penser que le travail est naturel, qu'il n'est pas dérivé, mais originaire : 1) le besoin et la nécessité n'en sont pas les ressorts (Rousseau) ; 2) Nous avons d'autant plus de besoins que nous travaillons davantage (Hegel, *Philosophie du droit*, p.190-191). Cf. Grimaldi, *Le travail*, p. 112-113.

La nature a voulu que l'homme « tire tout de lui-même » : « La découverte de ses moyens de subsistance, son habillement, sa sécurité et sa défense extérieure (pour lesquelles elle ne lui donna ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement des mains), tout divertissement qui peut rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence, et jusqu'à la bonté de son vouloir, devaient être entièrement son œuvre (*Werk*) propre » Kant, *Idée d'une histoire universelle*, 3<sup>e</sup> proposition. La nature a voulu « qu'il soit obligé de sortir de son indolence et de sa frugalité inactive pour se jeter dans le travail et les peines afin d'y trouver, il est vrai, des moyens de s'en délivrer en retour par la prudence (*kluglich*) » (4<sup>e</sup> proposition).

**Genèse naturelle du travail** : l'excès du désir de chacun sur ses propres forces (*Rép.* II, 369bc, 2<sup>nd</sup> *Discours*, II, 171) suscite la société et le travail divisé. Dialectique, ensuite, du développement

---

<sup>12</sup> « Le commerce est par son essence satanique. Le commerce, c'est le prêté-rendu, c'est le prêt avec le sous-entendu : rends-moi plus que je ne te donne. L'esprit de tout commerçant est complètement vicié. Le commerce est naturel, donc il est infâme (...). Le commerce est satanique parce qu'il est une des formes de l'égoïsme, et la plus basse, la plus vile », Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, *Œuvres*, p. 1229. Sur le caractère platonicien de ce thème, voir Grimaldi, *Le travail*, p. 48-50. Cf. *Lois*, XI, 918d-919a, *Phèdre*, 248<sup>c</sup>.

de la société et du développement de la division du travail : *Emile*, III, p. 456 (Pléiade). Cf. Grimaldi, *Le travail*, p.104.

### **Vaincre la nature**

Si le travail permet de vaincre la nature en lui obéissant, c'est la nature (notre nature d'êtres de besoin) qui est finalement victorieuse en cette victoire sur la nature... C'est pourquoi l'athlète, dont le travail ne sert à rien, a plus de valeur, aux yeux de Platon, que le laboureur ou l'artisan (*Phèdre*, 248de)

« Plus la vie de l'homme est basse, moins elle implique de nécessité de travailler ; plus elle est haute, plus cette nécessité s'impose. Le devoir de travailler pour vivre est l'expression de l'humain universel — et cela entre autres parce qu'il manifeste la liberté de l'homme. Par le travail, l'homme se libère, par le travail il se fait maître de la nature ; par le travail, il montre qu'il est plus que la nature » Kierkegaard, cité par Löwith, *Hegel et Nietzsche*, p. 343.

### **Le travail, dépassement de l'existence naturelle**

Le travail délivre le sujet de son attachement à l'existence naturelle (« *seine Anhänglichkeit an natürliches Dasein* ») : Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, IV A, Aubier, T. I, p. 165.

### **Le travail est le résultat de la scission entre l'homme et la nature, et la moyen de surmonter cette scission**

« Puis vient ensuite la malédiction – comme il est dit – que Dieu a jetée sur l'homme. Ce qui est mis en évidence en elle se rapporte principalement à l'opposition entre l'homme et la nature. L'homme doit travailler à la sueur de son front et la femme doit enfanter dans la douleur. Pour ce qui concerne, à ce propos, plus précisément le travail, celui-ci est, tout autant que le résultat de la scission, aussi l'action de la surmonter. L'animal trouve-là immédiatement ce qu'il utilise pour la satisfaction de ses besoins ; l'homme, au contraire, se rapporte aux moyens destinés à la satisfaction de ses besoins comme à quelque chose de produit et formé grâce à lui. Même dans cette extériorité l'homme se rapporte ainsi à lui-même. » Hegel, *Encyclopédie*, I. *Science de la logique*, 3e additif du § 23, Vrin, p. 482.

### **Division naturelle du travail ?**

Nul ne devrait faire que le travail auquel sa nature le destine. D'où la nécessité de la division du travail. D'où aussi le discrédit du travail manuel (faire ce qu'un animal pourrait aussi bien faire...) : Platon, *République* II, 370ac. Cf. Grimaldi, *Travail*, 52-53.

### **Travail, métabolisme entre l'homme et la nature.**

Voir Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p.145, qui donne quelques références à des textes de Marx.

### **Le travail, imitation et achèvement de la nature**

« Une enquête complète sur la philosophie aristotélicienne de l'être devrait donc comporter une élucidation et une valorisation ontologique de l'action morale et du travail (...). Elle aurait aussi à montrer comment le travail, qui imite la nature et l'achève, substitue à l'incohérence du monde un peu de l'unité dont il puise le spectacle dans la régularité du ciel, comment dès lors le travail, en naturalisant la nature, c'est-à-dire en la rendant nécessaire, et en humanisant l'homme, c'est-à-dire en le rendant à sa vocation contemplative, est lui aussi un correctif de la scission, une approximation infinie du loisir, de la paix, de l'unité » (Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote*, p. 504-505 ; cf. aussi pp. 387, 490, 499 n.5, 501). NB : Aubenque traduit *poiësis* par travail.

## Le travail (*labor*) est au service de la nature, l'œuvre (*work*) lui fait violence

« La fabrication, l'œuvre de l'*homo faber*, consiste en réification. La solidité, inhérente à tous les objets, même les plus fragiles, vient du matériau ouvragé, mais ce matériau lui-même n'est pas simplement donné et présent, comme les fruits des champs ou des arbres que l'on peut cueillir ou laisser sans changer l'économie de la nature. Le matériau est déjà un produit des mains qui l'ont tiré de son emplacement naturel, soit en tuant un processus vital, comme dans le cas de l'arbre qu'il faut détruire afin de se procurer du bois, soit en interrompant un lent processus de la nature, comme dans le cas du fer, de la pierre ou du marbre, arrachés aux entrailles de la terre. Cet élément de violation, de violence est présent en toute fabrication : l'*homo faber*, le créateur de l'artifice humain, a toujours été destructeur de la nature. L'*animal laborans*, qui au moyen de son corps et avec l'aide d'animaux domestiques nourrit la vie, peut bien être le seigneur et maître de toutes les créatures [191] vivantes, il demeure serviteur de la nature et de la terre ; seul, l'*homo faber* se conduit en seigneur et maître de la terre. Sa productivité étant conçue à l'image d'un Dieu créateur, puisque, si Dieu crée *ex nihilo*, l'homme crée à partir d'une substance donnée, la productivité humaine devait par définition aboutir à une révolte prométhéenne parce qu'elle ne pouvait édifier un monde fait de main d'homme qu'après avoir détruit une partie de la nature créée par Dieu<sup>13</sup>.

L'expérience de cette violence est la plus élémentaire expérience de la force humaine ; c'est, par conséquent, l'opposé de l'effort épuisant, pénible qui est vécu dans le simple travail. » Arendt, *Condition de l'homme moderne*, IV, 19, p. 190-191.

## Travail et pensée ; travail et contemplation

### Dépasser l'opposition travail/contemplation

Jean Lacroix, *Le sens du dialogue*, p. 79-85 (« travail et contemplation ») : L'idéal contemplatif des Grecs et le mépris du travail qui lui est associé, s'oppose à la valorisation moderne du travail (héritage chrétien) qui, via Kant (la connaissance elle-même pensée comme activité constructrice), culmine avec Marx (ne plus interpréter le monde, mais le transformer : Au travail !). Seul l'amour, selon Lacroix (*Sens du dialogue*, p. 85) permet d'harmoniser travail et contemplation (évitant à la contemplation d'être une évasion et au travail d'être une idole et une fin en soi).

---

<sup>13</sup> Cette interprétation de la créativité humaine est médiévale, tandis que la notion de l'homme maître de la terre est caractéristique des temps modernes. L'une et l'autre contredisent l'esprit de la Bible. Selon l'Ancien Testament, l'homme est maître des créatures vivantes (*Gen.*, 1) qui ont été créées pour l'aider (2 : 9). Mais, nulle part, il n'est instauré seigneur et maître de la terre ; au contraire, il fut placé dans le jardin d'Eden afin de le servir et de le protéger (2 :15). On remarquera que Luther, rejetant consciemment le compromis scolastique avec l'antiquité grecque et latine, tente d'éliminer de l'œuvre et du travail humains toute trace de production et de fabrication. Le travail humain, d'après lui, n'est que de « trouver » les trésors que Dieu a mis dans la terre. A la suite de l'Ancien Testament, il souligne que l'homme dépend entièrement de la terre, au lieu d'en être le maître. « Sage an, wer legt das Silber und Gold in die Berge, dass man es findet ? Wer legt in die Äcker solch grosses Gut als heraus wächst?... Tut das Menschen Arbeit? Ja wohl, Arbeit findet es wohl ; aber Gott muss es dahin legen, soll es die Arbeit finden... So finden wir denn, dass alle unsere Arbeit nichts ist denn Gottes Güter finden und aufheben, nichts aber möge machen und erhalten » [« Dis-moi, qui dépose dans les montagnes l'argent et l'or que l'on trouve ? Qui met dans les champs un produit qui devient si gros en poussant ?... L'homme réalise-t-il un travail ? Sûrement, c'est vrai qu'il travaille, mais Dieu dépose ce que l'homme trouve en travaillant... Notre travail n'est donc rien moins que de trouver et ramasser les produits de Dieu, et non de produire et d'obtenir »] (*Lettre aux chrétiens de Riga*, 1524, dans *Werke*, éd. Walch, 1873, V).

## Travail et attention

### Le travail, sous sa forme humaine, exige une attention soutenue

« Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent. Nous ne nous arrêterons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépouillé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination (*Vorstellung*) du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette subordination n'est pas momentanée. L'œuvre exige pendant toute sa durée, outre l'effort des organes qui agissent, une attention soutenue, laquelle ne peut elle-même résulter que d'une tension constante de la volonté. Elle l'exige d'autant plus que par son objet et son mode d'exécution, le travail entraîne moins le travailleur, qu'il se fait moins sentir à lui, comme le libre jeu de ses forces corporelles et intellectuelles ; en un mot, qu'il est moins *atrayant*. » Marx, *Le Capital*, I, 3<sup>e</sup> section.

### Le travail, à la différence de l'œuvre, n'impose pas l'attention, et n'est donc pas incompatible avec la contemplation

« Le fameux recueil de chants rythmiques de travail fait par Karl Bücher en 1897 (*Arbeit und Rhythmus*) a été suivi d'une volumineuse littérature de genre plus scientifique. L'une des meilleures études (Joseph Schopp, *Das deutsche Arbeitslied*, 1935) souligne qu'il n'existe que des chants de travail : il n'y a pas de chansons d'œuvre. Les artisans ont des chansons sociales, chantées après l'ouvrage. Le fait est, évidemment, qu'il n'y a pas de rythme « naturel » pour l'œuvre. La ressemblance frappante entre le rythme « naturel » inhérent à toute opération de travail et le rythme des machines a été notée quelquefois en dehors des plaintes répétées à propos du rythme « artificiel » que les machines imposent au travailleur. Il est caractéristique que ces plaintes soient relativement rares chez les travailleurs eux-mêmes qui, au contraire, paraissent trouver dans le fonctionnement répétitif de la machine le même plaisir que dans tout travail répétitif (cf. par ex. Georges Friedmann, *Où va le travail humain ?* 2<sup>e</sup> éd., 1953, p. 233 ; et Hendrik de Man, *op. cit.*, p. 213). Ceci confirme des observations déjà faites dans les usines Ford au début du siècle. Karl Bücher, qui considérait le travail rythmé comme « hautement spirituel » (*vergeistigt*), déclarait : « Aufreibend werden nur solche einförmigen Arbeiten, die sich nicht rhythmisch gestalten lassen » [« Les travaux usants sont seulement ceux qui ne sont pas rythmiquement organisés »] (*op. cit.*, p. 443). Car bien que la vitesse du travail à la machine soit sans aucun doute beaucoup plus élevée et plus répétitive que celle du travail spontané « naturel », le fonctionnement rythmique comme tel fait que le travail à la machine et le travail pré-industriel ont beaucoup plus de points communs que l'un ou l'autre n'en a avec l'œuvre. Hendrik de Man, par exemple, se rend bien compte que « diese von Bücher... gepriesene Welt weniger die des... handwerksmässig schöpferischen Gewerbes als die der einfachen, schieren... Arbeitsform [ist] » [« Ce monde décrit par Bücher, dont les mérites sont vantés, ressemble plus à un monde de corvées pures et simples qu'à un monde où l'activité industrielle et manuelle est créative. »] (*op. cit.*, p. 244).

Toutes ces théories semblent très contestables du fait que les ouvriers expliquent eux-mêmes de façon toute différente leur préférence pour le travail répétitif. Ils le préfèrent parce qu'il est mécanique et n'exige pas d'attention, de sorte qu'en l'exécutant ils peuvent penser à autre chose.



(Selon la formule d'ouvriers berlinois, ils peuvent *geistig wegtreten* [être ailleurs mentalement]. Cf. Thieliicke et Pentzlin, *Mensch und Arbeit im technischen Zeitalter : Zum Problem der Rationalisierung*, 1954, pp. 35 sq., qui rapportent aussi que d'après une enquête du Max Planck Institut für Arbeitspsychologie, environ 90 % des ouvriers préfèrent les tâches monotones.) Cette explication est d'autant plus remarquable qu'elle coïncide avec les toutes premières recommandations chrétiennes sur les mérites du travail manuel, lequel, demandant moins d'attention, risque moins que d'autres tâches de nuire à la contemplation (cf. Etienne Delaruelle, « Le Travail dans les règles monastiques occidentales du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1948, vol. XLI, n<sup>o</sup> 1). » Arendt, *Condition de l'homme moderne*, IV, 20, p. 197-198, note.

### Les théories scientifiques modernes sont des « élaborations » du réel

« Le mot allemand pour *contemplatio* est *Betrachtung*. Le *theôrein* grec, la vue de l'aspect de la chose présente, apparaît maintenant comme considération (*Betrachten*). La théorie est la considération du réel (*die Betrachtung des Wirklichen*). Mais que veut dire *Betrachtung*? On parle d'une *Betrachtung* au sens d'une méditation religieuse et d'une « descente en soi » (*Versenkung*). Cette sorte de *Betrachtung* rentre dans le domaine de ce que l'on vient d'appeler la *vita contemplativa*. Nous parlons aussi de la contemplation (*Betrachten*) d'une image, dans la vue de laquelle nous nous libérons. Dans de telles acceptions, le mot *Betrachtung* reste proche de vision et il semble vouloir dire encore la même chose que l'ancienne *theôria* des Grecs. Seulement, la « théorie » (*die « Theorie »*), comme quoi se présente la science moderne, est quelque chose d'essentiellement autre que la *theôria* grecque. Si donc nous traduisons « théorie » (« *Theorie* ») par *Betrachtung*, nous donnons au mot *Betrachtung* un autre sens, non pas un sens arbitrairement inventé, mais celui-même qu'il tient de son origine. Si nous acceptons pleinement ce que nomme le mot allemand *Betrachtung*, alors nous percevons ce qu'il y a de nouveau dans l'être de la science moderne, entendue comme la théorie du réel.

Que veut dire *Betrachtung*? *Trachten* est le latin *tractare*, traiter (*behandeln*), élaborer (*bearbeiten*). *Nach etwas trachten* veut dire s'avancer vers quelque chose par son travail (« *sich auf etwas zu-arbeiten* »), le poursuivre (*es verfolgen*), lui tendre des pièges (*ihm nachstellen*) pour s'en assurer (*um es sicher zu stellen*). La théorie entendue comme *Betrachtung* serait ainsi cette élaboration du réel (*Bearbeiten des Wirklichen*) qui le suit à la trace (*nachtellende*) et s'en assure (*sicherstellende*). Mais caractériser la science de cette manière pourrait bien aller manifestement contre son essence. Car la science, comme théorie, est précisément « théorique ». Elle renonce à l'élaboration du réel (*Bearbeitung des Wirklichen*). Elle met tout en œuvre pour saisir le réel tel qu'il est. Elle n'intervient pas dans le réel pour le modifier. La science pure, proclame-t-on, est « désintéressée » (« *zweckfrei* »).

Et pourtant : la science moderne, entendue comme théorie au sens de visée (*Be-trachten*), est une élaboration du réel, une intervention, nullement rassurante (*unheimlich*), dans le réel. » Heidegger, « Science et méditation », dans *Essais et conférences*, p. 62 (traduction Préau légèrement modifiée) ; *GA*, 7, p. 49.

### Effet du travail sur la pensée

« La pensée d'un homme est la pensée de son métier (...) je dirai bien que la pensée d'un ouvrier, c'est son outil » Alain, *Les idées et les âges*, VII, II (Pléiade, 195) ; « La première éducation n'importe pas tant que le métier pour former l'esprit », *Mars*, LX (Pléiade, *PS*, 616). « Il a manqué à Berkeley de manier la pelle et la pioche ; tout lui venait comme un dîner d'évêque » (Alain, 1929, cité par Moutaux, *Revue philosophique*, 1981, p. 88)

Sur l'entrelacement de la conscience et de la praxis matérielle chez Marx, voir J. Granier, *Penser la praxis*, p. 111-114.

### Le travail de la pensée

S'il y a un « travail » de la pensée, c'est qu'elle n'est pas acte pur, mais passage de la puissance à l'acte. C'est ce qui explique aussi la **fatigue** de la pensée. Cf. Aristote, *Mét.* Theta 8, 1050b22-28 (voir Chrétien, *De la fatigue*, p. 43. C'est aussi que la pensée, du moins chez l'homme, est liée à

**l'imagination**, et par là au **corps** : « Il est nécessaire que notre opération (sc. intellectuelle) soit discontinuée à cause de la peine (*propter laborem*) que nous ne pouvons pas soutenir de façon continue. La peine et la fatigue (*labor et fatigatio*) affectent nos opérations à cause de la passibilité du corps, qui est altéré et chassé de sa disposition naturelle. De là vient que, puisque l'intellect dans son opération se sert le moins possible du corps, la conséquence en est que la peine et la fatigue qui atteignent son opération sont les moindres possibles. Elles seraient nulles si l'intellect en pensant n'avait pas besoin des phantasmes qui existent dans les organes du corps » St Thomas, *In decem libros Ethicorum Aristotelis ad Nicomachum expositio*, § 2033. A opposer à Descartes, *Principes*, 73.

Dans *Le matérialisme rationnel*, p. 10-12, Bachelard oppose à une attitude contemplative, n'ayant affaire qu'à des « objets » sans matière, et privilégiant la vision, une « **philosophie qui travaille** » (p. 11), qui ne dissocie pas l'objet de la matière (la matière, c'est ce qui résiste au travail). Il ne s'agit pas seulement de penser « en situation », mais de se trouver confronté à un « champ d'obstacles ». La conscience se renforce et se redouble alors en devenant « opiniâtre », dans son activité pour « raffermir et augmenter l'effort du corps ». Même **l'intuition** peut et doit être « travaillée » (*Philosophie du non*, p. 16, et ch. IV).

Ne pas réduire le travail de la pensée au produit de ce travail (il se pourrait que ce soit le travail même de la pensée qui en constitue l'essentiel) : cf. Pontalis, *Ce temps qui ne passe pas*, p. 69-70.

### « **Élaboration psychique** »

« On retrouve le même terme *Arbeit* (travail) dans plusieurs expressions de Freud comme *Traumarbeit* (travail du rêve), *Trauerarbeit* (travail du deuil), *Durcharbeiten* (perlaboration), et dans différents termes *Verarbeitung*, *Bearbeitung*, *Ausarbeitung*, *Aufarbeitung*, traduits en français par élaboration. Il y a là un emploi original du concept de travail, appliqué à des opérations intrapsychiques. Il se comprend par référence à la conception freudienne d'un appareil psychique qui transforme et transmet l'énergie qu'il reçoit, la pulsion étant, dans cette perspective, définie comme « quantité de travail exigée du psychisme »<sup>14</sup>.

Dans un sens très large, élaboration psychique pourrait désigner l'ensemble des opérations de cet appareil ; mais l'usage qu'en fait Freud semble plus spécifique : l'élaboration psychique est la transformation de la quantité d'énergie permettant de maîtriser celle-ci en la dérivant ou en la liant.

Freud et Breuer ont rencontré le terme chez Charcot, qui parlait, à propos de l'hystérique, d'un temps d'élaboration psychique entre le traumatisme et l'apparition des symptômes<sup>15</sup>. C'est dans une perspective différente qu'ils reprennent le terme dans leur théorie de l'hystérie, du point de vue de l'étiologie et de la cure. Normalement l'effet traumatisant d'un événement est liquidé soit par abréaction, soit par intégration « dans le grand complexe des associations »<sup>16</sup> qui exerce ainsi une action correctrice. Chez l'hystérique, diverses conditions (...), empêchent une telle liquidation ; il n'y a pas d'élaboration associative (*Verarbeitung*) : le souvenir du traumatisme reste à l'état de « groupe psychique séparé ». La cure trouve son efficacité dans l'établissement des liens associatifs qui permettent la liquidation progressive du trauma (...).

Dans la théorie des névroses actuelles, le terme d'élaboration est également utilisé : c'est une absence d'élaboration psychique de la tension sexuelle somatique qui aboutit à la dérivation directe de celle-ci en symptômes. Le mécanisme ressemble à celui de l'hystérie<sup>17</sup>, mais le défaut

---

<sup>14</sup> Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, I, 5.

<sup>15</sup> Cf. Charcot (J.-M.), *Leçons du mardi à la Salpêtrière*, 1888, Paris, I, 99.

<sup>16</sup> Freud et Breuer, *Études sur l'hystérie*, PUF, p. 6.

<sup>17</sup> Cf. Freud, *Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einen bestimmten Symptomenkomplex als « Angsneurose » abzutrennen*, 1894. G.W., I, 336, 342 ; S.E., III, 109, 115.

d'élaboration est plus radical : « la tension sexuelle se transforme en angoisse dans tous les cas où, tout en se produisant avec force, elle ne subit pas l'élaboration psychique qui la transformerait en affect »<sup>18</sup>.

Dans *Pour introduire le narcissisme (Zur Einführung des Narzissimus, 1914)*, Freud reprend et développe l'idée que c'est l'absence ou les insuffisances de l'élaboration psychique qui, en provoquant une stase libidinale, sont, selon des modalités diverses, au principe de la névrose et de la psychose.

Si l'on rapprochait les usages que fait Freud de la notion d'élaboration psychique dans la théorie de l'hystérie et dans celle des névroses actuelles, on pourrait être conduit à distinguer deux aspects : 1° La transformation de la quantité physique en qualité psychique ; 2° L'établissement de voies associatives qui suppose comme condition préalable cette transformation.

Une telle distinction est aussi suggérée dans *Pour introduire le narcissisme*, où Freud met à la racine de toute psychonévrose une névrose actuelle, supposant donc deux temps successifs de la stase libidinale et de l'élaboration psychique.

La notion d'élaboration fournirait ainsi une charnière entre le registre économique et le registre symbolique du freudisme. (...)

Notons enfin qu'entre élaboration et perlaboration, le rapprochement s'impose : il y a une analogie entre le travail de la cure et le mode de fonctionnement spontané de l'appareil psychique. » Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, article « Élaboration psychique », p. 130-131.

### Travail et subjectivité

Faut-il, pour faire de la pensée un « travail », ne pas en faire une activité purement intellectuelle et objectivante ? Rompre avec l'idée d'un savoir à distance, et chercher à « penser pour son propre compte » (pas de désintéressement esthétique) : « Je dis « pour son propre compte », il est bien temps de prémunir cette objectivité généreuse et héroïque avec laquelle beaucoup de penseurs pensent pour le compte de tout le monde, non pas pour leur propre compte » Kierkegaard, *Ou bien... Ou bien...*, p. 473.

### Le philosophe « philopon »

Le philosophe doit aimer le travail. **Philosophos** = **philoponos** (*République*, VII, 535c1).

### Le travail au service de la contemplation

« Une enquête complète sur la philosophie aristotélicienne de l'être devrait donc comporter une élucidation et une valorisation ontologique de l'action morale et du travail (...). Elle aurait aussi à montrer comment le travail, qui imite la nature et l'achève, substitue à l'incohérence du monde un peu de l'unité dont il puise le spectacle dans la régularité du ciel, comment dès lors le travail, en naturalisant la nature, c'est-à-dire en la rendant nécessaire, et en humanisant l'homme, c'est-à-dire en le rendant à sa vocation contemplative, est lui aussi un correctif de la scission, une approximation infinie du loisir, de la paix, de l'unité » (Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote*, p. 504-505 ; cf. aussi pp. 387, 490, 499 n.5, 501)

### Travail et intelligence

Ne pas oublier qu'Athènes était aussi appelée Ergané (Grimaldi, *Travail*, p. 30)

### Travail manuel et travail intellectuel

Cette distinction est l'héritière, selon Arendt (*Condition de l'homme moderne*, p. 136), de la distinction des arts libéraux et des arts mécaniques.

---

<sup>18</sup> Freud, *La naissance de la psychanalyse*, PUF, p. 84

## Travail manuel

Héraclès en est le dieu (Grimaldi, *Le travail*, p. 30)

C'est « l'école et le laboratoire de la raison » (Grimaldi, *Le travail*, p.44). Cf. *L'Encyclopédie* de Diderot.

## Travail intellectuel

S'il y a un « travail » intellectuel, c'est que l'activité intellectuelle, chez l'homme, n'est pas acte pur, mais passage de la puissance à l'acte. C'est ce qui explique aussi la **fatigue** de la pensée. Cf. Aristote, *Mét.* Theta 8, 1050b22-28 (voir Chrétien, *De la fatigue*, p. 43. C'est aussi que la pensée, du moins chez l'homme, est liée à l'**imagination**, et par là au **corps** : « Il est nécessaire que notre opération (sc. intellectuelle) soit discontinuée à cause de la peine (*propter laborem*) que nous ne pouvons pas soutenir de façon continue. La peine et la fatigue (*labor et fatigatio*) affectent nos opérations à cause de la passibilité du corps, qui est altéré et chassé de sa disposition naturelle. De là vient que, puisque l'intellect dans son opération se sert le moins possible du corps, la conséquence en est que la peine et la fatigue qui atteignent son opération sont les moindres possibles. Elles seraient nulles si l'intellect en pensant n'avait pas besoin des phantasmes qui existent dans les organes du corps » St Thomas, *In decem libros Ethicorum Aristotelis ad Nicomachum expositio*, § 2033.

## Hiérarchie

Origine politique de la croyance en la supériorité du travail intellectuel : d'Alembert, Discours préliminaire à *L'Encyclopédie*, GF, p. 107-108. Cf. Grimaldi, *Le travail*, 78-80.

## Deux types de temporalité

Le travail manuel correspond à un temps cyclique et répétitif ; le travail intellectuel à un temps créateur. Grimaldi, *Le travail*, p. 84.

## Travail et société

### Le travail peut-il être solitaire ?

Le travail est moins une relation de l'esprit avec la nature qu'une relation des hommes entre eux en vue de la transformer. Cf. Platon, Rousseau (Grimaldi 104-105 et 128). « C'est tout un de dire que l'être de l'homme requiert la production, et de dire que l'homme n'a d'être que dans sa relation aux autres. Toute production est, par principe, communautaire » Jean Granier, *Penser la praxis*, p. 186.

### Le travail, source de toute propriété, elle-même base de la société

#### Le travail, fondement de la propriété

« 27. Encore que la terre et toutes les créatures inférieures soient communes et appartiennent en général à tous les hommes, chacun pourtant a un droit particulier sur sa propre personne, sur laquelle nul autre ne peut avoir aucune prétention. Le travail (*labour*) de son corps et l'ouvrage (*work*) de ses mains, nous le pouvons dire, sont son bien propre. Tout ce qu'il a tiré de l'état de nature, par sa peine et son industrie, appartient à lui seul : car cette peine et cette industrie étant sa peine et son industrie propre et seule, personne ne saurait avoir droit sur ce qui a été acquis par cette peine et cette industrie, surtout, s'il reste aux autres assez de semblables et d'aussi bonnes choses communes.

28. Un homme qui se nourrit de glands qu'il ramasse sous un chêne, ou de pommes qu'il cueille sur des arbres, dans un bois, se les approprie certainement par-là. On ne saurait contester que ce dont il se nourrit, en cette occasion, ne lui appartienne légitimement. je demande donc : Quand est-ce que ces choses qu'il mange commencent à lui appartenir en propre? Lorsqu'il les digère, ou

lorsqu'il les mange, ou lorsqu'il les cuit, ou lorsqu'il les porte chez lui, ou lorsqu'il les cueille ? Il est visible qu'il n'y a rien qui puisse les rendre siennes, que le soin et la peine qu'il prend de les cueillir et de les amasser. Son travail distingue et sépare alors ces fruits des autres biens qui sont communs; il y ajoute quelque chose de plus que la nature, la mère commune de tous, n'y a mis; et, par ce moyen, ils deviennent son bien particulier. Dira-t-on qu'il n'a point un droit de cette sorte sur ces glands et sur ces pommes qu'il s'est appropriés, à cause qu'il n'a pas là-dessus le consentement de tous les hommes? Dira-t-on que c'est un vol, de prendre pour soi, et de s'attribuer uniquement, ce qui appartient à tous en commun? Si un tel consentement était nécessaire, la personne dont il s'agit, aurait pu mourir de faim, nonobstant l'abondance au milieu de laquelle Dieu l'a mise. Nous voyons que dans les communautés qui ont été formées par accord et par traité, ce qui est laissé en commun serait entièrement inutile, si on ne pouvait en prendre et s'en approprier quelque partie et par quelque voie. Il est certain qu'en ces circonstances on n'a point besoin du consentement de tous les membres de la société. Ainsi, l'herbe que mon cheval mange, les mottes de terre que mon valet a arrachées, et les creux que j'ai faits dans des lieux auxquels j'ai un droit commun avec d'autres, deviennent mon bien et mon héritage propre, sans le consentement de qui que ce soit. Le travail, qui est mien, mettant ces choses hors de l'état commun où elles étaient, les a fixées et me les a appropriées. » Locke, *Second Traité du Gouvernement Civil*, § 27-28 ; traduction de la 1<sup>e</sup> édition (1690) par Mazel (1691).

### **La propriété, fondement de la société**

« La raison pour laquelle les hommes entrent en société, c'est qu'ils veulent sauvegarder leur propriété ; la fin qu'ils se proposent lorsqu'ils choisissent et habilitent un pouvoir législatif, c'est de faire adopter des lois et établir des règles, qui servent de protection et de clôture à la propriété dans la société entière, de façon que chaque élément, ou chaque membre de celle-ci, détienne seulement un pouvoir limité et une autorité tempérée. En aucun cas, on ne saurait imaginer que la société veuille habiliter le pouvoir législatif à détruire l'objet même que chacun se proposait de sauvegarder quand il s'est joint à elle et que le peuple avait en vue quand il s'est donné des législateurs de son choix ; chaque fois que les législateurs tentent de saisir et de détruire les biens du peuple, ou de le réduire à l'esclavage d'un pouvoir arbitraire, ils entrent en guerre contre lui ; dès lors, il est dispensé d'obéir. » Locke, *Second Traité du Gouvernement Civil*, § 222.

### **Division du travail**

Le travail est-il possible sans division et sans société ? Travail et société sont-ils indissociables ? (Grimaldi, *Le travail*, p. 102). Dialectique du développement de la division du travail et du développement de la société : *Emile*, III, 456. Grimaldi, *Le travail*, p. 104. Sur les différentes doctrines de la division du travail, en particulier au XIX<sup>e</sup> siècle, voir B. de Jouvenel, *Du pouvoir*, p. 98-102.

### **Division du travail dans la société et dans l'atelier ; ce n'est pas une différence « subjective » qui les sépare, mais une différence d'essence**

« Malgré les nombreuses analogies et les rapports qui existent entre la division du travail dans la société et la division du travail dans l'atelier, il y a cependant entre elles une différence non pas de degré mais d'essence. L'analogie apparaît incontestablement de la manière la plus frappante là où un lien intime entrelace diverses branches d'industrie. L'éleveur de bétail par exemple produit des peaux; le tanneur les transforme en cuir; le cordonnier du cuir fait des bottes. Chacun fournit ici un produit gradué et la forme dernière et définitive est le produit collectif de leurs travaux spéciaux. Joignons à cela les diverses branches de travail qui fournissent des instruments, etc., à l'éleveur de bétail, au tanneur et au cordonnier. On peut facilement se figurer avec Adam Smith que cette division sociale du travail ne se distingue de la division manufacturière que subjectivement, c'est-à-dire que l'observateur voit ici d'un coup d'œil les différents travaux partiels à la fois, tandis que là leur dispersion sur un vaste espace et le grand nombre des ouvriers



occupés à chaque travail particulier ne lui permettent pas de saisir leurs rapports d'ensemble<sup>19</sup>. Mais qu'est-ce qui constitue le rapport entre les travaux indépendants de l'éleveur de bétail, du tanneur et du cordonnier ? C'est que leurs produits respectifs sont des marchandises. Et qu'est-ce qui caractérise au contraire la division manufacturière du travail ? C'est que les travailleurs parcellaires ne produisent pas de marchandises<sup>20</sup>. Ce n'est que leur produit collectif qui devient marchandise<sup>21</sup>. L'intermédiaire des travaux indépendants dans la société c'est l'achat et la vente de leurs produits; le rapport d'ensemble des travaux partiels de la manufacture a pour condition la vente de différentes forces de travail à un même capitaliste qui les emploie comme force de travail collective. La division manufacturière du travail suppose une concentration de moyens de production dans la main d'un capitaliste; la division sociale du travail suppose leur dissémination entre un grand nombre de producteurs marchands indépendants les uns des autres. Tandis que dans la manufacture la loi de fer de la proportionnalité soumet des nombres déterminés d'ouvriers à des fonctions déterminées, le hasard et l'arbitraire jouent leur jeu déréglé dans la distribution des producteurs et de leurs moyens de production entre les diverses branches du travail social. » Marx, *Le Capital*, I, IV, ch. 14, GF, p. 262.

---

<sup>19</sup> Dans les manufactures proprement dites « la totalité des ouvriers qui y sont employés est nécessairement peu nombreuse, et ceux qui sont occupés à chaque différente branche de l'ouvrage peuvent souvent être réunis dans le même atelier, et places à la fois sous les yeux de l'observateur. Au contraire, dans ces grandes manufactures (!) destinées à fournir les objets de consommation de la masse du peuple, chaque branche de l'ouvrage emploie un si grand nombre d'ouvriers, qu'il est impossible de les réunir tous dans le même atelier. ... La division y est moins sensible, et, par cette raison, a été moins bien observée. » (A. Smit : *Wealth of Nations* 1.1, ch. I.) Le célèbre passage dans le même chapitre qui commence par ces mots : « Observez dans un pays civilisé et florissant, ce qu'est le mobilier d'un simple journalier ou du dernier de, manœuvres », etc., et qui déroule ensuite le tableau des innombrables travaux sans l'aide et le concours desquels « le plus petit particulier, dans un pays civilisé, ne pourrait être vêtu et meublé » — ce passage est presque littéralement copié des Remarques ajoutées par B. de Mandeville à son ouvrage : *The Fable of the Bees, or Private Vices*, 1e édition sans remarques, 1706 ; édition avec des remarques, 1714.

<sup>20</sup> « Il n'y a plus rien que l'on puisse nommer la récompense naturelle du travail individuel. Chaque travailleur ne produit plus qu'une partie d'un tout, et chaque partie n'ayant ni valeur ni utilité par elle-même, il n'y a rien que le travailleur puisse s'attribuer, rien dont il puisse dire : ceci est mon produit, je veux le garder pour moi-même. » ( *Labour defended against the claims of Capital*, Lond., 1825, p.25.) L'auteur de cet écrit remarquable est Ch. Hodgskin, déjà cité.

<sup>21</sup> C'est ce qui a été démontré d'une manière singulière aux Yankees. Parmi les nombreux et nouveaux impôts imaginés à Washington pendant la guerre civile, figurait une accise de six pour cent sur les produits industriels. Or, qu'est-ce qu'un produit industriel ? A cette question posée par les circonstances la sagesse législative répondit : « Une chose devient produit quand elle est faite (*when it is made*), et elle est faite dès qu'elle est bonne pour la vente. » Citons maintenant un exemple entre mille. Dans les manufactures de parapluies et de parasols, à New York et à Philadelphie, ces articles étaient d'abord fabriqués en entier, bien qu'en réalité ils soient des *mixta composita* de choses complètement hétérogènes. Plus tard les différentes parties qui les constituent devinrent l'objet d'autant de fabrications spéciales disséminées en divers lieux, c'est-à-dire que la division du travail, de manufacturière qu'elle était, devint sociale. Les produits des divers travaux partiels forment donc maintenant autant de marchandises qui entrent dans la manufacture de parapluies et de parasols pour y être tout simplement réunis en un tout. Les Yankees ont baptisé ces produits du nom d'articles assemblés (*assembled articles*), nom qu'ils méritent d'ailleurs à cause des impôts qui s'y trouvent réunis. Le parapluie paye ainsi six pour cent d'accise sur le prix de chacun de ses éléments qui entre comme une marchandise dans sa manufacture et de plus six pour cent sur son propre prix total.

## La division du travail, à la différence de la spécialisation, suppose l'équivalence qualitative de toutes les activités

« Tandis que la spécialisation est essentiellement guidée par le produit fini, dont la nature est d'exiger des compétences diverses qu'il faut rassembler et organiser, la division du travail, au contraire, présuppose l'équivalence qualitative de toutes les activités pour lesquelles on ne demande aucune compétence spéciale, et ces activités n'ont en soi aucune finalité : elles ne représentent que des sommes de force de travail que l'on additionne de [173] manière purement quantitative. La division du travail se fonde sur le fait que deux hommes peuvent mettre en commun leur force de travail et « se conduire l'un envers l'autre comme s'ils étaient un »<sup>22</sup>. Cette « unité » est exactement le contraire de la coopération, elle renvoie à l'unité de l'espèce par rapport à laquelle tous les membres un à un sont identiques et interchangeable. (La formation d'un collectif du travail dans lequel les travailleurs sont organisés socialement d'après ce principe d'une force de travail commune et divisible s'oppose essentiellement aux diverses organisations ouvrières, depuis les anciennes corporations jusqu'à certains syndicats professionnels modernes dont les membres sont unis par les qualifications et spécialisations qui les distinguent des autres.) » Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p. 172-173.

### Division du travail et nature humaine

Nul ne devrait faire que le travail auquel sa nature le destine. D'où la nécessité de la division du travail. D'où aussi le discrédit du travail manuel (faire ce qu'un animal pourrait aussi bien faire...) : Platon, *Rép.* II, 370ac. Cf. Grimaldi, *Le travail*, p. 52-53. Penser l'homme comme liberté et non comme nature permet d'éviter ce discrédit du travail manuel (Grimaldi, 54)

### Division du travail et culture

La division du travail est-elle incompatible avec la culture par le travail ? : Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 198.

### Division du travail et pensée

Les diverses formes de travail génèrent des modes de pensée et de comportement différents. Cf. Alain : « La pensée d'un homme est la pensée de son métier » (*Les idées et les âges*, VII, II, Pléiade, p. 195 ; voir aussi VII, IV). Voir aussi *Les aventures du cœur*, ch. X ; *Mars*, ch. 37.

### Justification de la division du travail

« Toutes les industries, tous les métiers et tous les arts ont gagné à la division du travail. La raison en est qu'alors ce n'est pas un seul qui fait tout, mais que chacun se borne à exécuter une certaine tâche qui, par son mode d'exécution, se distingue sensiblement des autres, afin de pouvoir s'en acquitter avec la plus grande perfection possible et avec le plus d'aisance. Là où les travaux ne sont pas ainsi distingués et divisés, où chacun est un artiste à tout faire, les industries restent encore dans la plus grande barbarie » Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Préface, p. 76.

---

<sup>22</sup> Cf. Viktor von Weizsäcker, « Zum Begriff der Arbeit », in *Festschrift für Alfred Weber* (1948). L'essai contient d'intéressantes observations ; dans l'ensemble, il est malheureusement inutilisable, car Weizsäcker obscurcit encore le concept de travail en supposant de façon assez gratuite que le malade doit « exécuter un travail » afin de guérir.